

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
ÉNÉRAUX
DU
TOURISME

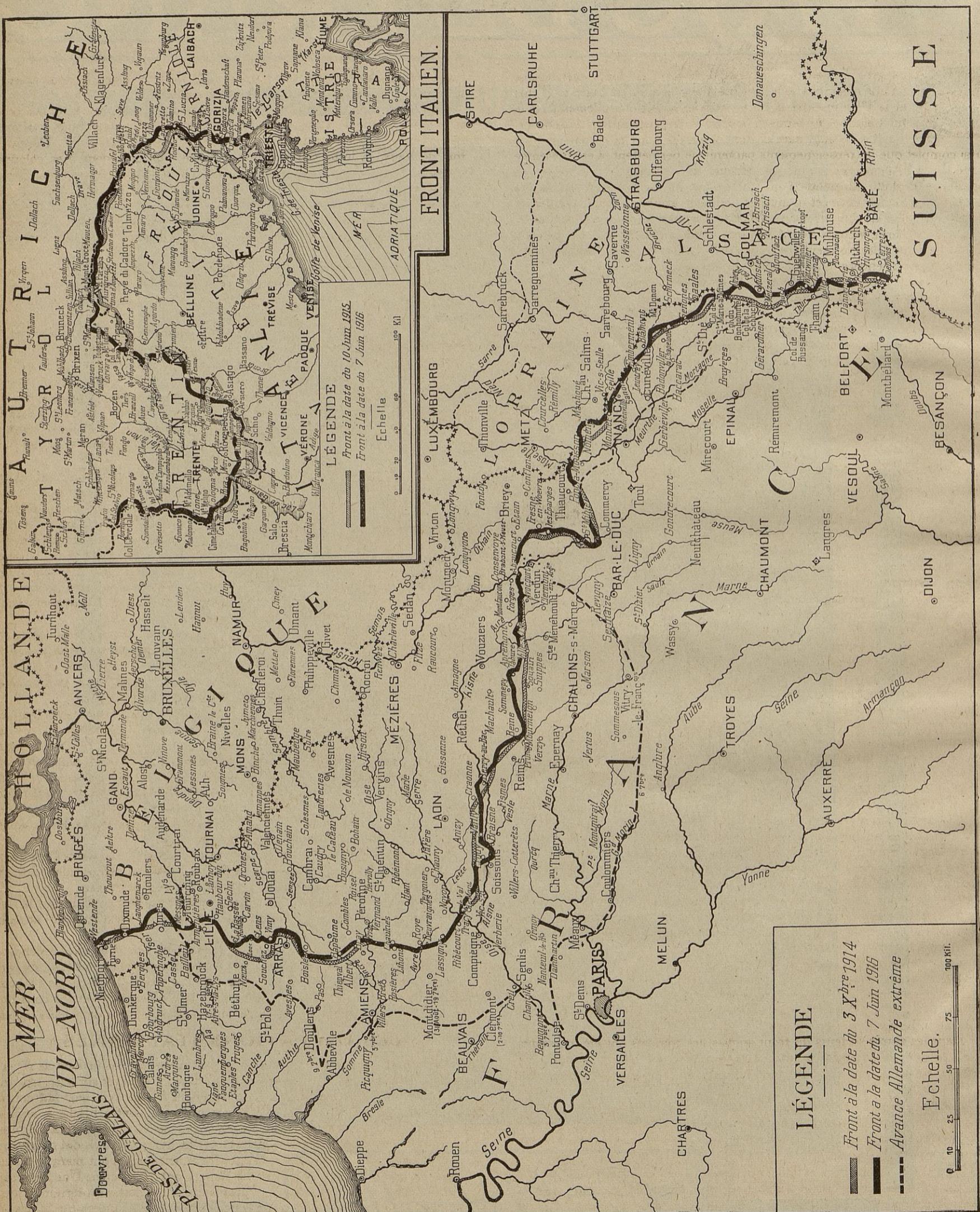
Abonnement pour la France... 15 Frs.

G. Nivelle

Édité par
Le Mat
2.4.6
boulevard Poisson
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 1^{er} AU 8 JUIN



EUX gros événements se détachent de ceux dont nous faisons ici une récapitulation : la bataille navale qui s'est livrée le 31 mai et le 1^{er} juin entre la flotte anglaise et la flotte allemande, et la fin tragique du ministre anglais de la guerre, lord Kitchener.

La bataille navale, dont nous donnons plus loin un récit aussi complet que les renseignements parvenus le permettent, a été présentée d'abord par l'Allemagne comme une victoire de sa flotte ; c'était encore un mensonge ; la flotte allemande a dû fuir devant les cuirassés anglais, et ses pertes, d'après des données nouvelles, seraient autrement importantes et graves que celles de son adversaire. M. Balfour, premier lord de l'Amirauté, a pu dire : « Notre victoire ne fut pas seulement une victoire sur le papier ; elle est plus que cela. Non seulement nous avons eu les honneurs de la journée, mais nous avons encore recueilli des fruits substantiels de la victoire. »

Le 5 juin, à huit heures du soir, le croiseur-cuirassé *Hampshire*, de la marine anglaise, à bord duquel se trouvaient lord Kitchener et son état-major, était coulé à l'ouest des îles Orcades, au nord-est de l'Ecosse ; le bâtiment était perdu corps et biens ; on ne retrouvait aucun survivant. Lord Kitchener, qui se rendait en Russie à une invitation du tsar, trouvait ainsi une mort tragique après une glorieuse carrière tout entière consacrée à son pays. Né en 1850, il avait débuté dans le corps du génie, avait fait la campagne de 1870 au milieu de nos soldats, comme engagé volontaire ; en 1882, il commandait la cavalerie égyptienne ; en 1889, il se faisait remarquer pendant la campagne du Soudan ; l'année suivante, il recevait le titre honorifique de « sirdar » ou général en chef. En 1898, il est à la tête de l'expédition qui marche sur Khartoum ; il remporte la victoire d'On-durman sur les Derviches. Dans l'Afrique du Sud, en 1902, il renouvelle ses exploits et remporte la victoire qui met fin à la guerre. Après avoir passé sept ans dans l'Inde comme commandant en chef de l'armée anglaise, il était haut-commissaire du gouvernement en Egypte lorsque la guerre de 1914 éclata. M. Asquith le choisit comme ministre de la Guerre, et, en quelques mois, le glorieux chef fit sortir de terre la puissante armée anglaise aujourd'hui complètement organisée. Lord Kitchener est mort avant d'avoir vu la victoire qu'il a préparée couronner ses efforts ; c'est une grande perte pour nos amis d'Angleterre.

Sur terre, l'armée britannique a eu à subir de furieux assauts de la part des Allemands dans la région d'Ypres.

Le 2 juin, après un bombardement intense, l'infanterie allemande attaqua entre Hooghe et la ligne de chemin de fer Ypres-Comines ; elle réussit d'abord à pénétrer dans les tranchées anglaises sur plusieurs points. Pendant la nuit suivante, les Allemands poussaient leurs attaques plus avant et traverserent les défenses de nos alliés sur une profondeur de 700 mètres dans la direction de Lillebeke ; mais les troupes canadiennes, contre-attaquant avec une grande bravoure, reprirent la majeure partie du terrain perdu. Les pertes de l'ennemi furent importantes.

Le calme se rétablit dans ce secteur jusqu'au 6 juin : ce jour-là, après avoir fait exploser vingt séries de mines sur un front de 2 kilomètres, les Allemands se jetèrent sur les tranchées anglaises au nord d'Hooghe ; ils parvinrent à occuper la première ligne passant par les rues de ce village. Toutes les autres attaques furent repoussées.

Dans les autres secteurs du front anglais, les combats ont été incessants depuis le nord d'Armentières jusqu'à la Somme ; nos alliés ont remporté quelques succès locaux qui font bien augurer de l'entraînement progressif de leurs troupes.

Sur notre front, malgré quelques attaques, d'ailleurs facilement repoussées, des Allemands en Champagne, à l'ouest du mont Tétu, et en Argonne, à l'ouest de la Fille-Morte, tout l'effort de l'ennemi s'est porté cette fois sur la rive droite de la Meuse.

Le 1^{er} juin, la bataille s'est poursuivie pendant la journée et dans la nuit avec un acharnement extrême sur tout le front ferme Thiaumont-Vaux et s'est même étendue à l'est du fort de Vaux jusqu'à Damloup. Au sud du fort de Douaumont, les Allemands ont réussi à pénétrer dans la partie sud du

bois de la Caillette et aux abords sud de l'étang de Vaux. Partout ailleurs, ils étaient repoussés avec des pertes très élevées.

Le lendemain, nouvelle et puissante action de l'ennemi contre nos positions entre l'étang de Vaux et le village de Damloup. La magnifique résistance de nos troupes a eu raison des efforts de l'armée du kronprinz. Devant le fort de Vaux, la lutte a atteint une violence sans précédent. Les colonnes d'assaut, fauchées par nos canons et nos mitrailleuses, ont subi des pertes énormes. Des masses ennemis, qui venaient renforcer les bataillons engagés, ont été prises sous le feu de nos batteries lourdes et ont reflué en désordre jusqu'à vers le village de Dieppe, à l'entrée de la plaine de Woëvre. Toutefois les Allemands réussissaient à pénétrer dans le village de Damloup, aux pieds des Hauts-de-Meuse.

Dans la nuit, les Allemands multipliaient leurs assauts malgré les ravages causés dans leurs rangs par nos feux, et quelques éléments de leur infanterie pénétraient dans le fossé nord du fort de Vaux, mais ne pouvaient aller plus loin.

Le 3 juin, en fin de journée, une puissante attaque déclenchée dans le ravin entre Damloup et le fort parvenait à prendre pied dans nos tranchées. Nos troupes contre-attaquaient immédiatement et rejetaient l'ennemi.

Anté-échoué dans leur manœuvre pour tourner le fort par le sud-est, les Allemands tentaient le lendemain de le tourner par le nord-ouest. Ils déclanchaient une attaque sur les pentes du bois Fumin ; ils étaient arrêtés par nos mitrailleuses. Cette attaque était renouvelée à plusieurs reprises pendant la nuit ; elle n'avait pas plus de succès.

En même temps une lutte acharnée se livrait entre la garnison du fort de Vaux, commandée par l'héroïque chef de bataillon Raynal, et les éléments ennemis qui s'efforçaient d'y pénétrer. Malgré les jets de liquides inflammables dont les Allemands ont fait un large emploi, nos troupes ont empêché l'ennemi de marquer aucun progrès.

Le 5, le mauvais temps gêne les opérations une partie de la journée ; dans la nuit, deux nouvelles attaques allemandes entre Vaux et Damloup échouent complètement.

Le fort de Vaux, isolé par des tirs de barrage d'une violence extrême, ne pouvait continuer son héroïque résistance ; le 7, il était aux mains des Allemands. Nous tenions le 8 les abords immédiats du fort ainsi que les tranchées à droite et à gauche, devant lesquelles toutes les attaques

lancées par l'ennemi étaient brisées par nos feux.

La garnison du fort de Vaux aura résisté pendant cinq jours à un bombardement effroyable et à tous les assauts. La cravate de commandeur donnée à son chef a été la récompense de cette lutte disproportionnée.

Pendant toute cette période, aucune attaque ne s'est produite sur la rive gauche de la Meuse ; il n'y a eu qu'une lutte violente d'artillerie autour de la cote 304 et du Mort-Homme.

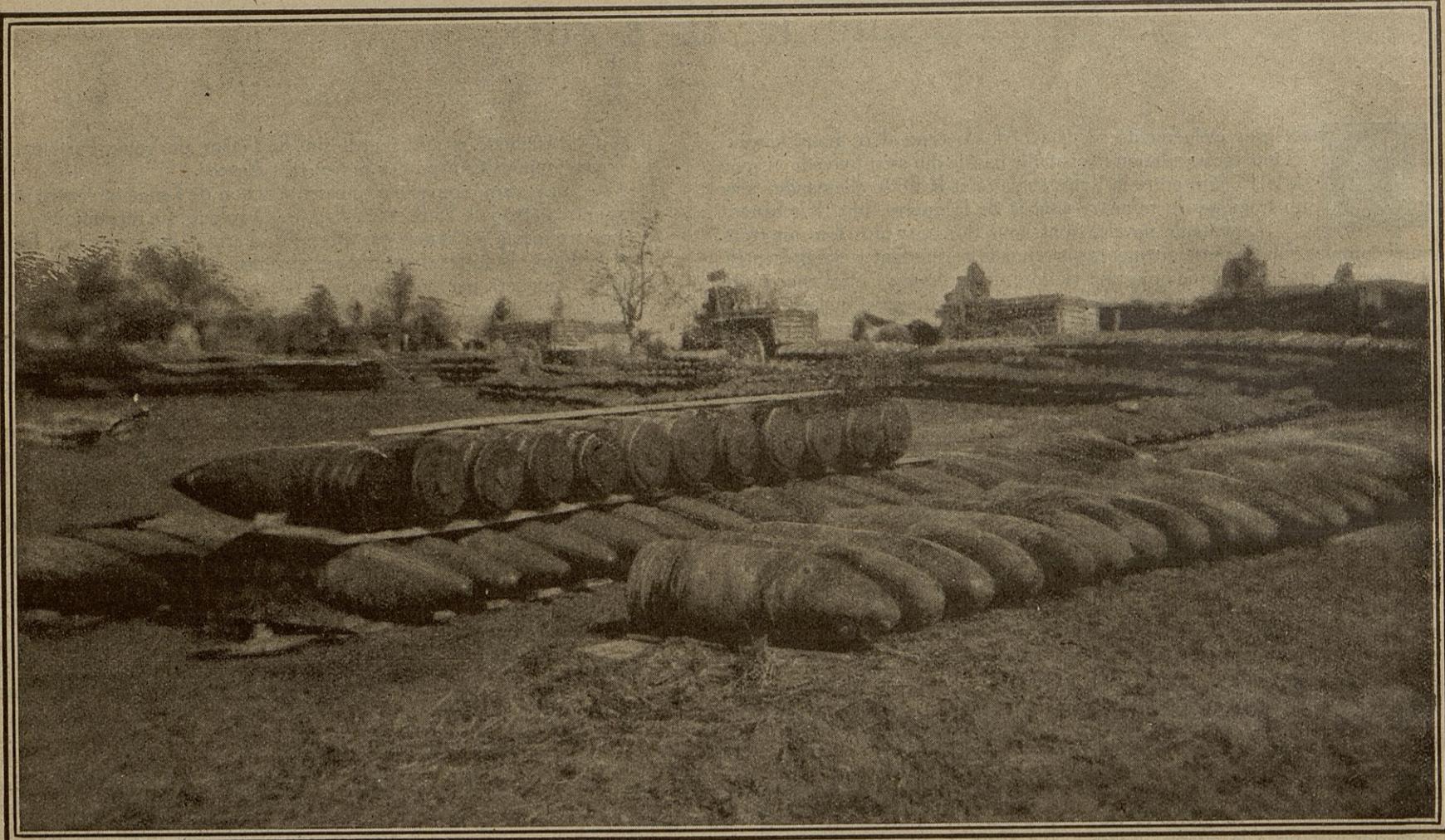
Le temps n'a été guère propice à la guerre aérienne. A signaler cependant le bombardement de Toul, le 4 juin, par un groupe d'avions ennemis ; six personnes ont été tuées, une dizaine blessées. Notre escadrille de chasse a vigoureusement poursuivi les avions allemands ; l'un d'eux a été abattu dans nos lignes à Sanzey ; deux autres sont descendus brusquement dans leurs lignes.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

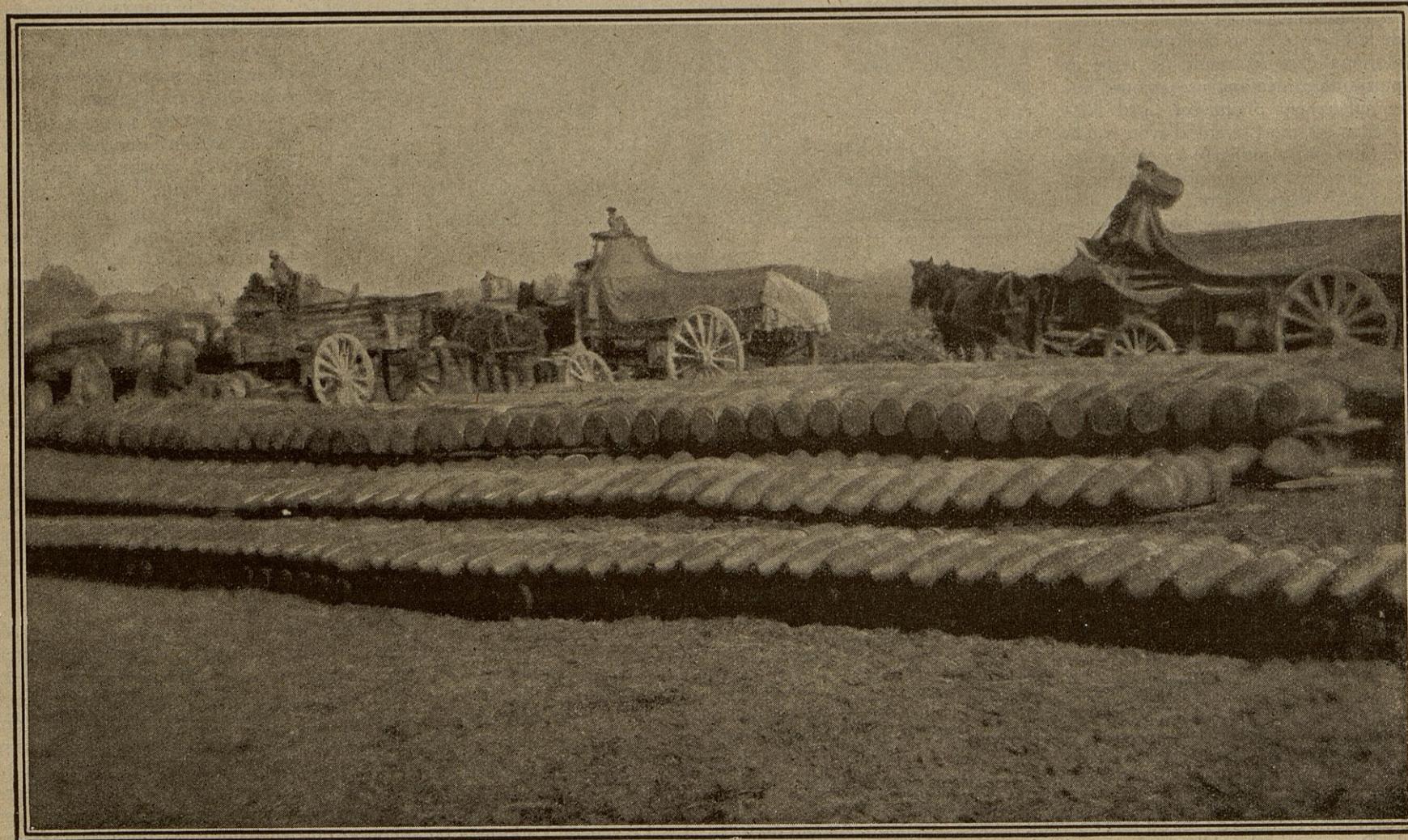
L'offensive heureuse des Russes en Galicie aura certainement sa répercussion sur le front italien. Les Autrichiens devront prélever sur leurs troupes du Trentin des renforts sérieux pour parer au danger que leur fait courir l'armée du général Broussilof. Déjà leur offensive contre l'Italie a semblé décroître ; sur les ailes, vers Coni-Zugna à gauche, et sur la Brenta à droite, les Autrichiens ont été repoussés dans toutes les attaques qu'ils ont dessinées.

Au centre, dans la région d'Asiago, les Autrichiens n'ont marqué qu'un léger avantage au mont Cengio que les Italiens ont dû évacuer. Une heureuse contre-attaque a remis nos alliés en possession d'une partie du terrain perdu. Le général Cadorna a pu annoncer officiellement que « l'incessante offensive de l'ennemi dans le Trentin a été nettement arrêtée par ses troupes. »

L'APPROVISIONNEMENT EN OBUS



La guerre actuelle se transforme de plus en plus en guerre de matériel; c'est l'artillerie et surtout l'artillerie lourde qui donne; évidemment le dernier mot restera à l'infanterie, mais la préparation des assauts a lieu par le canon. Les Allemands ont fait un emploi formidable de l'artillerie lourde; mais on voit par ce dépôt d'obus dans la région de Verdun que nous pouvons leur répondre.

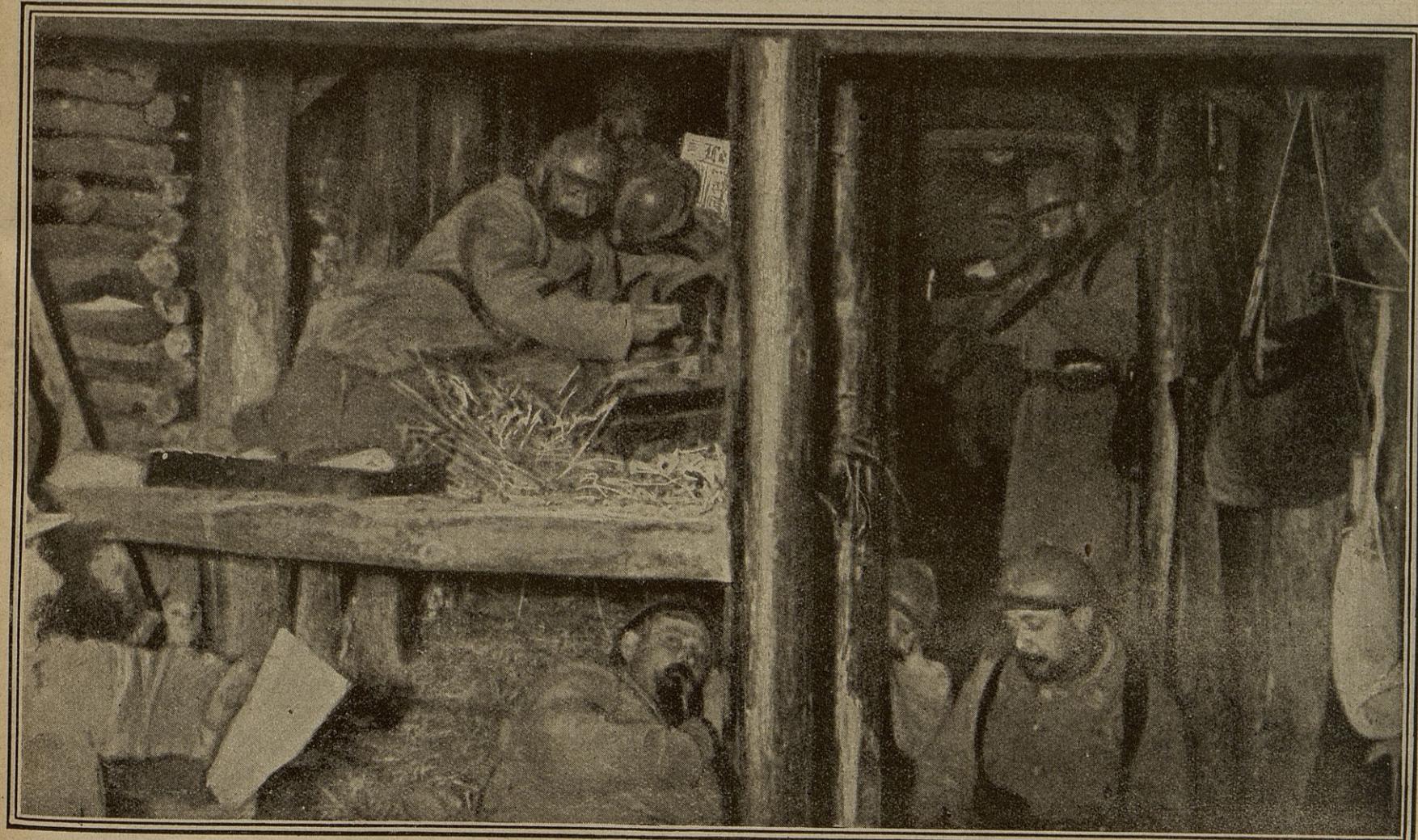


Sans trêve ni repos, les camions automobiles apportent sur le front de Verdun les projectiles dont notre artillerie a besoin; on sait quelle consommation d'obus est faite dans cette bataille. Voici un parc d'artillerie où les projectiles de gros calibre s'alignent en longues et épaisses files; grâce au travail de nos usines l'approvisionnement reste complet.

PRÈS DE LA LIGNE DE FEU



La marche a été longue et assez pénible pendant la nuit ; le jour s'est levé enfin et les hommes se sont assis le long d'un talus qui les abrite et les dissimule ; les officiers ont déballé des provisions et cassent la croûte, tandis que le commandant, avec sa pèlerine sombre sur son uniforme bleu, fait les cent pas devant son bataillon.



Voici une tranchée-abri qui est un modèle du genre ; ce sont d'ailleurs des soldats originaires du Pas-de-Calais qui l'ont construite et dans ce pays de mines on sait creuser et consolider les galeries souterraines. Là, nos poilus, protégés contre les marmites, se livrent aux douceurs d'un repos bien gagné ; les uns lisent, d'autres font leur correspondance ou vérifient avec soin l'état de leurs armes.

LE RÉGIMENT REVIENT DE VERDUN



Après un dur séjour aux premières lignes du front de Verdun, le régiment est envoyé au repos; à la traversée du village les clairons sonnent allègrement; il y a peu d'instants, ils sonnaient la charge avec le même entrain et leurs notes éclatantes soulevaient les hommes, les jetaient contre l'assaillant dont il fallait arrêter la ruée furieuse; le régiment a laissé là-bas nombre de ses vaillants; mais il a fait payer cher ses pertes à l'ennemi; les ravins sont remplis de cadavres allemands.



Pendant des jours et des nuits ils ont lutté; avec une héroïque ténacité ils ont résisté à tous les assauts de l'ennemi; ils ont supporté les effroyables bombardements et au moment opportun ils ont encore trouvé l'énergie nécessaire pour contre-attaquer et refouler l'assaillant. A leur tour de se reposer; les voici hors de la fournaise de Verdun; ils font halte avant de repartir à l'arrière.

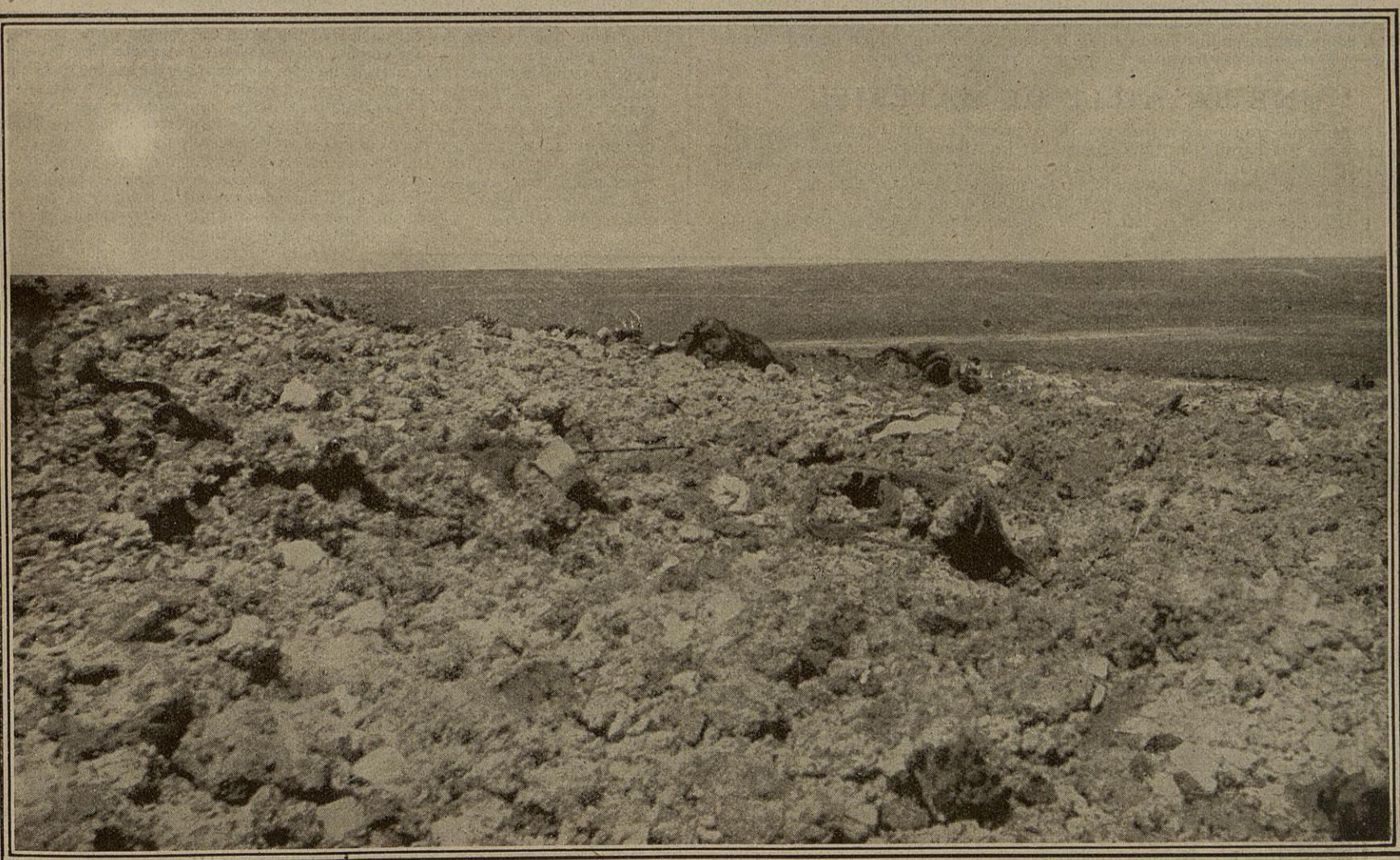
SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE



Ce trou dans le terrain labouré par les obus est un poste avancé; à dix mètres de là sont les tranchées ennemis.



Des mitrailleurs s'installent dans une tranchée que nos troupes viennent d'enlever aux Allemands.



Ces photographies ont été prises en première ligne lors des combats qui se sont livrés le 20 mai autour de la cote 304. En bas, un coin du champ de bataille : les Allemands viennent de lancer une puissante attaque; mais les feux conjugués de notre terrible 75 et de nos mitrailleuses ont brisé l'assaut. Les taches noires que l'on voit sur le terrain sont des cadavres laissés par l'ennemi. Au fond, les hauteurs de Montfaucon.

LA BATAILLE NAVALE DE LA MER DU NORD

31 MAI - 1^{er} JUIN 1916

La bataille navale du 31 mai, commencée à la fin de la journée, continuée durant la nuit et terminée au petit matin du 1^{er} juin, a été pour beaucoup de gens, — et peut-être même pour les deux adversaires, — une surprise.

Que s'est-il donc passé ?

Deux hypothèses peuvent se faire jour.

La première est celle-ci : d'après l'aveu entortillé des Allemands, la grande flotte réunie à Wilhelmshafen partait pour accomplir une mission. Quelle mission ? On ne nous le dit pas. Une attaque des côtes anglaises ? C'est bien improbable. Le blocus d'Arkhangel afin d'interdire le port russe aux envois d'Amérique ? C'est de la pure fantaisie ; cette expédition lointaine et aléatoire, eut été un acte de folie absolument inutile. L'idée a été émise qu'un accident quelconque ayant amené une obstruction momentanée du canal de Kiel, la flotte se voyait obligée de filer très prudemment le long des côtes danoises, pour gagner la Baltique où l'appelait la préparation d'une attaque combinée de terre et de mer contre Riga : l'hypothèse est plausible. Cette flotte se fut, en cours de route, heurtée à la division de patrouille des croiseurs Beatty-Hood ; et voyant son immense supériorité numérique l'amiral von Scheer eût voulu tenter l'écrasement à cinq contre un de cette division. L'héroïque résistance des amiraux Beatty et Hood aurait alors permis à l'amiral Jellico d'accourir en hâte ; et les Allemands, à leur tour menacés d'écrasement, se seraient enfuis dans un inexplicable désordre.

La seconde hypothèse est un peu plus compliquée. La flotte allemande au complet était groupée entre Héligoland, Wilhelmshafen et Cuxhaven, s'apprêtant à remplir la mission mystérieuse dont les dépêches allemandes font mention. Les zeppelins d'éclaireur auraient alors signalé à von Scheer la présence au large du Jutland de la division des croiseurs britanniques patrouillant en petit groupe isolé. En même temps l'amirallissime allemand était informé par des espions que les grosses unités anglaises se trouvaient précisément occupées à faire du charbon dans les ports du Royaume-Uni. Aussitôt, saisissant l'occasion, il se serait jeté avec toutes ses forces contre l'escadre Beatty-Hood pour frapper un coup de surprise ; et le thème tactique, grâce à la résistance héroïque des Anglais, se serait déroulé comme il a été dit plus haut.

L'une et l'autre hypothèse sont plausibles ; il est impossible, à l'heure où nous écrivons ceci, de savoir laquelle est la vraie. Peut-être même convient-il de les combiner ensemble. En tout cas, la manœuvre stratégique ne fait aucun doute et le résultat pas davantage : qui a cru prendre a été pris.

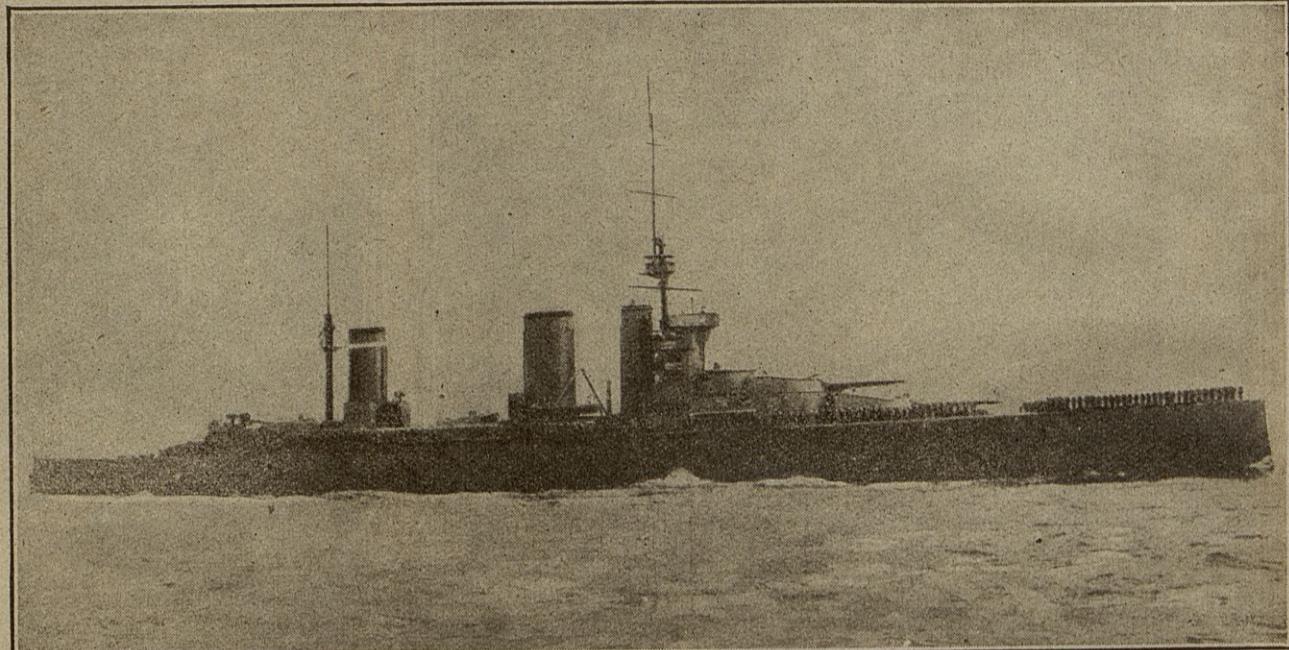
UNE BATAILLE DE MATERIEL

Nous nous trouvons en présence de la première véritable bataille navale de la guerre : la bataille du Chili gagnée par les Allemands, la bataille des îles Falkland gagnée par les Anglais, la bataille-poursuite du Dogger-Bank gagnée par les Anglais ont été des combats de divisions à effectifs restreints.

La bataille de la mer du Nord est la bataille de deux flottes.

Conformément à leurs habitudes les Allemands ont essayé de procéder par

Nous ne possédons pas encore la liste complète des 12 navires qui composaient cette division : mais nous savons que, outre les croiseurs légers habituellement employés à ces services de patrouille, elle comprenait plusieurs de ces unités, dites *battle-cruisers* ou croiseurs de bataille, auxquelles dans les marines allemande et anglaise on attachait avant la guerre un prix tout particulier. Ces navires, — d'un tonnage énorme atteignant 28.000 tonnes avec l'anglais *Tiger* et 32.000 avec l'allemand *Hindenburg*, filant à la vitesse formidable pour de telles masses de 26 à 30 noeuds, soit plus de 50 kilomètres à l'heure, et portant en moyenne 8 pièces de 305 millimètres ou 340 millimètres, — constituaient un type mâtiné du cuirassé et du croiseur. Certains critiques les proclamaient à l'excès, d'autres au contraire les dénigraient à l'excès également. La destruction de trois d'entre eux (dont un, le plus puissant le *Queen-Mary* de



LE « QUEEN MARY », CROISEUR-CUIRASSÉ ANGLAIS DE 27.000 TONNES, COULÉ AU DÉBUT DE LA BATAILLE

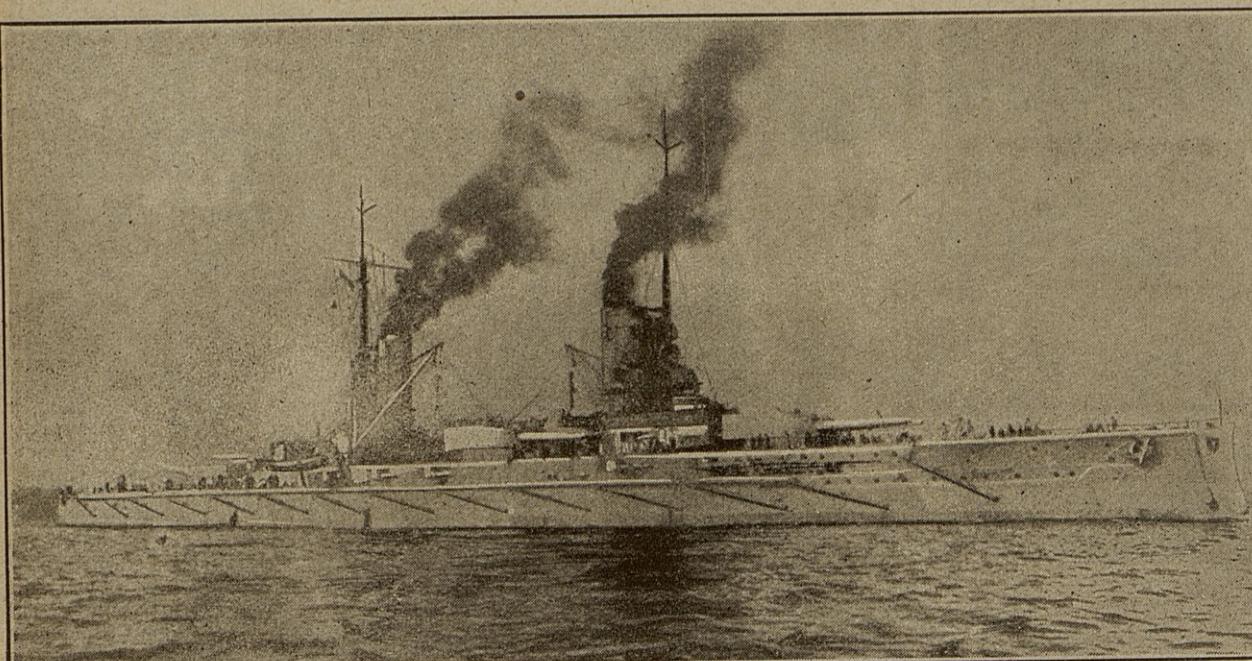
27.000 tonnes, en une minute, par suite de l'explosion d'un obus dans sa soute à munitions) ranime toutes les discussions à leur sujet.

Il paraît évident que pour ces unités, plus rapides et plus fortement pourvues de canons que de défenses cuirassées, le combat a été engagé à une portée trop courte pour que vitesse et armement compensassent leur protection inférieure : ils ont donné de rudes coups, mais ils ne pouvaient supporter le choc de la riposte équivalente. En effet un canon de 305 millimètres lance un obus de 340 kilos qui, à 3 kilomètres, perce 55 centimètres d'acier ; un canon de 340 millimètres lance un obus de 625 kilos ; un canon de 380 millimètres lance un projectile de 900 kilos. Le tir moyen pour ces pièces est de un coup par pièce et par minute.

Ainsi donc la bordée du *Queen-Mary* avec ses 8 canons de 340 millimètres représentait une avalanche de 5.000 kilos d'acier par minute ; la bordée du *Kaiser* avec ses 10 canons de 305 millimètres représentait seulement 3.400 kilos par minute. Mais la cuirasse du *Kaiser* beaucoup plus forte pouvait supporter plus aisément un choc que, à la même distance, la cuirasse plus mince du *Queen-Mary* ne pouvait accepter aussi aisément. En outre ces chiffres de bordée doivent être multipliés par le nombre supérieur des bâtiments allemands qui purent envelopper leurs adversaires : ainsi un seul croiseur anglais le *Warrior* fut la cible sur laquelle deux croiseurs et quatre cuirassés allemands concentrèrent leur tir pendant dix-sept minutes.

Dans ces conditions extrêmement spéciales, il paraît malaisé, et il serait d'ailleurs illusoire, d'établir une comparaison purement mathématique entre les tirs adverses, comparaison qui ne produirait son plein effet que si le combat avait eu lieu navire contre navire d'une manière régulière. En fait, dans la première partie de l'action, chaque navire anglais, fort ou faible, a eu à tenir tête à quatre ou cinq adversaires de tout type, recevant ainsi en quelques secondes des volées dont le poids pouvait atteindre aisément 15 ou 20.000 kilos d'acier et d'explosifs. La destruction presque immédiate du puissant *Queen-Mary* a en outre diminué d'environ quinze pour cent la valeur de l'escadre Beatty, au début même de l'engagement.

D'autre part, il faut tenir un compte particulier des moyens de combat employés par les Allemands. L'amiral Scheer possédait en main la *totalité* des engins dont il avait la disposition : dreadnoughts, croiseurs de bataille, croiseurs ordinaires, unités légères, destroyers, torpilleurs, sous-marins, mines



LE « KAISER », L'UN DES DREADNOUGHTS DE LA FLOTTE ALLEMANDE QUI A ÉTÉ COULÉ

un coup de massue, en écrasant brusquement avec une arme énorme — leur flotte au complet, — un adversaire inférieur — une division de croiseurs.

Le raisonnement de l'amiral von Scheer était basé sur un calcul de forces : non seulement par le nombre des unités, mais par leur variété de types et par le poids de leurs bordées, sa flotte était nettement supérieure à la division Beatty-Hood.

flottantes et zeppelins. Il pouvait attaquer son adversaire de tous les côtés et de toutes les manières, par le tir direct, par le tir indirect, par l'enveloppement complet, par la torpille automobile, par la mine, par la charge de torpilleurs, par l'attaque sournoise des sous-marins, et se couvrir contre toute surprise grâce à la surveillance exercée par les aéronefs du haut des airs. On doit lui rendre cette justice qu'il ne s'en est pas fait faute : l'armée navale allemande a donné

furieusement et de tous ses moyens contre les douze navires de l'escadre anglaise. Et s'il y a une chose prodigieuse et admirable, c'est que cette escadre, avec un hérosme sans pareil, ait non seulement accepté un combat aussi disproportionné, mais ait pu le soutenir matériellement et moralement.

Avec une abnégation sublime et en montrant des qualités de manœuvrier hors ligne, l'amiral Beatty a compris ce que lui dictait son devoir : résister aussi longtemps que possible, se sacrifier très lentement lui et les siens jusqu'au dernier bateau, de manière à ce que cette lutte de géants absorbât la flotte allemande tout entière et la livrât à l'étreinte décisive de la flotte britannique courant à la rescoufse. Il fallait durer : l'amiral Beatty dura. Et Jellicoë parut enfin à l'horizon...

Une admiration sans bornes doit aller aux marins qui ont joué ce rôle sublime, à deux pas des bases navales de leurs ennemis, au milieu d'une flotte ennemie tout entière acharnée après eux, et dans les eaux territoriales allemandes même.

LA BATAILLE

Outre des acteurs anglais et allemands, la formidable bataille de jour et de nuit a eu de nombreux témoins, pêcheurs ou caboteurs dont les bateaux se trouvèrent égarés dans la formidable aventure. Leur impression à tous fut la même : l'horreur. « C'est comme si toutes les gueules de l'enfer s'étaient ouvertes », a dit l'un d'eux.

Le théâtre de la lutte se place un peu au nord de la frontière germano-danoise, à hauteur de l'île Fanoë et d'Horns-Riff, tout près des bases allemandes, à 400 milles des bases anglaises.

Le premier coup de canon, signal du formidable embrasement, a été tiré entre 3 h. 15 et 3 h. 30 de l'après-midi du 31 mai, par le croiseur de bataille *Lion*, portant le pavillon de l'amiral Beatty, alors que l'escadre anglaise se trouvait à environ 6 milles, c'est-à-dire environ 11.000 mètres de l'ennemi.

Presque tout de suite, le *Queen-Mary* se trouva pris à partie, à distance dangereuse vu sa protection inférieure, par un dreadnought allemand. Le croiseur anglais, percé en plein flanc, par un obus qui atteignit ses soutes, sautait englouti en une minute et ne laissant à la surface qu'un faible sillage.

Les témoignages diffèrent sur l'ordre dans lequel périrent les belles unités anglaises : le *Queen-Mary*, le premier, suivant les uns ; l'*Invincible* et l'*Indéfatigable*, suivant les autres. Quoi qu'il en soit, la mêlée se poursuivait ardente et confuse sous les nuages combinés de la brume et de la poudre. Le *Tiger*, jadis assez cruellement touché à la bataille du Dogger-Bank par le *Derfflinger*, se vengea en écrasant les tourelles avant de ce vieil adversaire et en le mettant hors de combat ; puis, pris sous le feu combiné de douze navires allemands pendant dix minutes, il leur tint tête et parvint à leur échapper sans avaries majeures. A vingt reprises, le *Lion*, battant pavillon de l'amiral Beatty, subit l'assaut des torpilleurs, des destroyers, des sous-marins : il les repoussa. Entourée à petite portée, privée de plusieurs de ses meilleurs navires, la division tenait toujours tête depuis quatre heures que durait cette bataille disproportionnée... L'amiral allemand s'acharnait, sûr de la détruire, voulant en finir avant la nuit et comptant pour rien, en présence d'un tel résultat espéré, les pertes déjà sensibles que lui causait le feu anglais.

Mais alors sur l'horizon occidental, éclairée en silhouettes menaçantes par le soleil couchant, apparut tout à coup la Grande Flotte de Jellicoë.

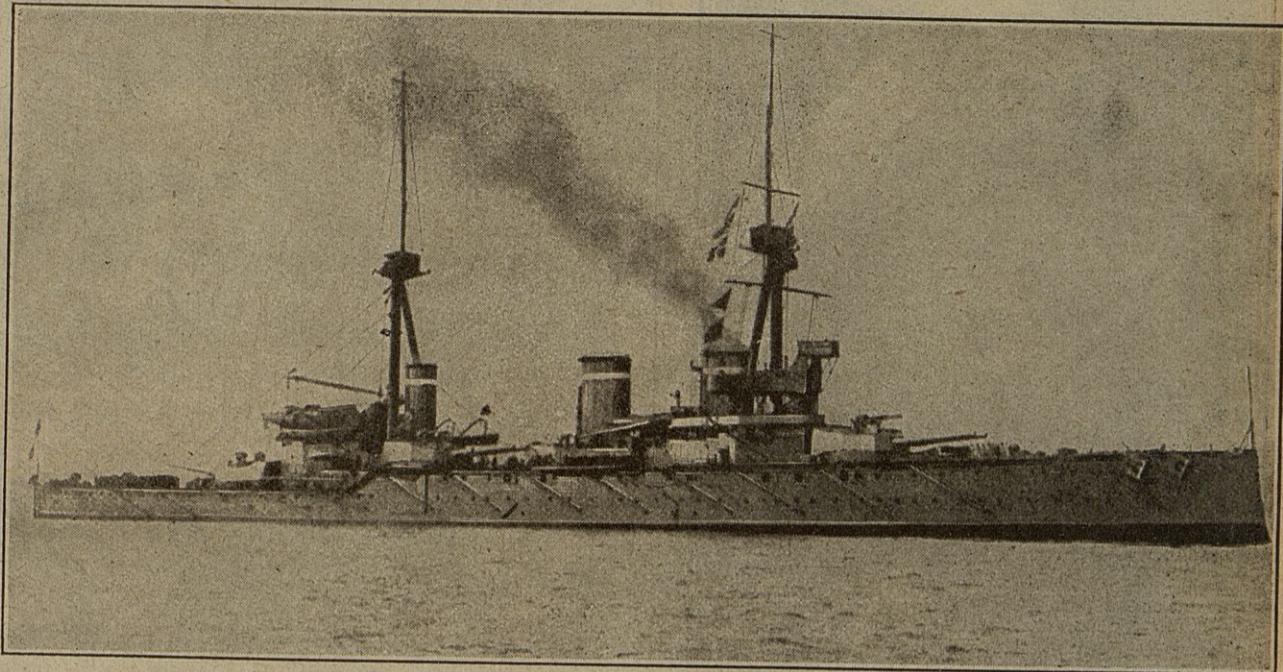
Quatre, six, dix, vingt, quarante navires de ligne, des croiseurs, des torpilleurs, des destroyers... toute la force maritime de l'Angleterre accourrait à la curée. Le sacrifice de Beatty et de Hood était récompensé, et leurs derniers

Et l'amiral von Scheer prit la fuite.

Fuite éperdue, lutte de vitesse, course à la vie et à la mort : la flotte allemande, cap au Sud, filait vers Héligoland, vers Cuxhaven, vers Wilhelmshafen, vers la terre allemande, vers les ports allemands, vers les batteries de côté allemandes. La Grande Flotte forçait de vitesse, déployant ses divisions, étendant un gigantesque filet de capture, et les débris de l'escadre Beatty, avide de venir ses croiseurs, son contre-amiral Hood, prenait l'offensive.

Plus rapides que tous, quatre grands superdreadnoughts anglais, le *Warspite*, le *Valiant*, le *Barnham* et le *Malaya* (ce dernier construit aux frais des Etats confédérés de Malaisie) arrivèrent les premiers au combat. Lancés à 25 noeuds de vitesse, déplaçant 27.500 tonnes, ils ouvrirent le feu de leurs 32 canons de 380 millimètres et de leurs 64 pièces de 150 millimètres. En vain cinq cuirassés et croiseurs allemands essayèrent-ils d'arrêter le *Warspite* : l'énorme navire en coula ou désespéra trois, mit les deux autres en fuite. Le reste de la flotte allemande força aussitôt de vitesse, abandonnant le *Warrior*, vieux petit croiseur cuirassé de 13.500 tonnes, sur lequel sans pouvoir parvenir à le couler s'acharnaient cinq dreadnoughts et vingt torpilleurs allemands.

A 9 h. 15 du soir, la bataille n'était plus qu'une poursuite effrénée : en vain pour couvrir cette fuite, destroyers et sous-marins allemands se jetaient-ils



LE CROISEUR DE BATAILLE ANGLAIS « INVINCIBLE », COULÉ PAR L'ARTILLERIE ENNEMIE

au-devant de la flotte anglaise, « opérant attaque sur attaque » sans qu'une torpille portât au but. La flotte anglaise marchait toujours, bousculant ces nuées d'adversaires, parmi lesquels le grand dreadnought *Valiant*, surprenant au passage un sous-marin englouti. L'écrasa au passage du poids de ses 27.500 tonnes en le chavirant d'un coup d'étrave.

Toute la nuit dura l'infocale poursuite, à la lueur des projecteurs, dans le grondement frénétique des canons ; et, enfin, au petit jour, ayant, suivant sa propre expression, « reconduit son ennemi jusqu'à ses ports » où il se faufila grâce à la brume, l'amiral Jellicoë, pour affirmer sa supériorité, revint sur le champ de bataille semé de mines et d'épaves et y croisa longuement.

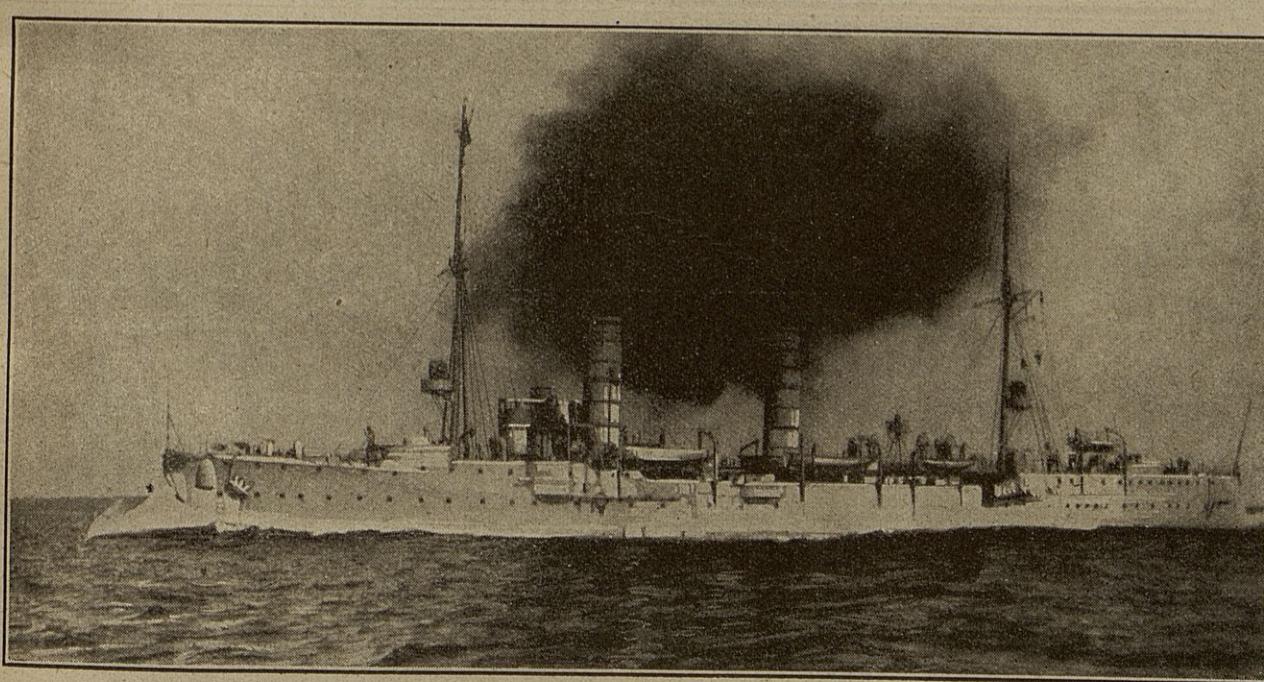
Aux yeux de tous, il affirmait ainsi le mensonge des radios allemands, l'inanité des pavois hissés à toutes les fenêtres de l'Empire et du jour de congé donné aux écoliers. Il affirmait que, devant la flotte allemande mutilée, poursuivie, échappée à grand'peine à un désastre final et total, il restait le maître de la mer.

Victoire coûteuse, l'Amirauté anglaise a la loyauté de l'affirmer hautement. Quarante navires jaugeant 116.000 tonnes, portant un amiral, 330 officiers, 5.100 marins ont disparu dans les flots de la mer du Nord. Mais une victoire navale ne peut pas se gagner sans pertes ; et nous sommes en présence de deux batailles successives : la première, sacrifice épique d'une petite division ; la seconde, fuite éperdue d'un ennemi refusant le combat.

Aux dernières indications, la marine allemande, qui s'enveloppe d'un mystère éloquent et dont les déments se contredisent, a perdu au moins 18 unités jaugeant 118.000 tonnes, portant 6.400 marins. On ne peut même pas arriver à savoir le nom des dreadnoughts coulés ; on suppose que des noms comme *Pommern* ou *Frauenlob* pourraient bien couvrir, non un cuirassé âgé ou un croiseur léger, mais des unités différentes et meilleures. Quant aux avaries des unités sauvées, nul ne les connaît jamais.

Seulement ce que tout le monde sait et connaît c'est qu'il suffirait d'un second combat de ce genre pour que l'Allemagne fût débarrassée à tout jamais du souci des questions maritimes, car elle ne posséderait plus que des débris de flotte.

Que devient donc aujourd'hui le frénétique radiogramme berlinois : « la flotte allemande est victorieuse ! » Peu à peu la vérité a filtré ; au lieu d'une victoire c'est une défaite que l'Allemagne doit enregistrer. Une fois de plus, l'Allemagne, tablant sur le loyal aveu d'un adversaire atteint de pertes sévères, a essayé de duper le monde ! Elle en sera pour sa courte honte ; le monde ne croit pas à ses bluffs et le peuple allemand lui-même commence à douter.



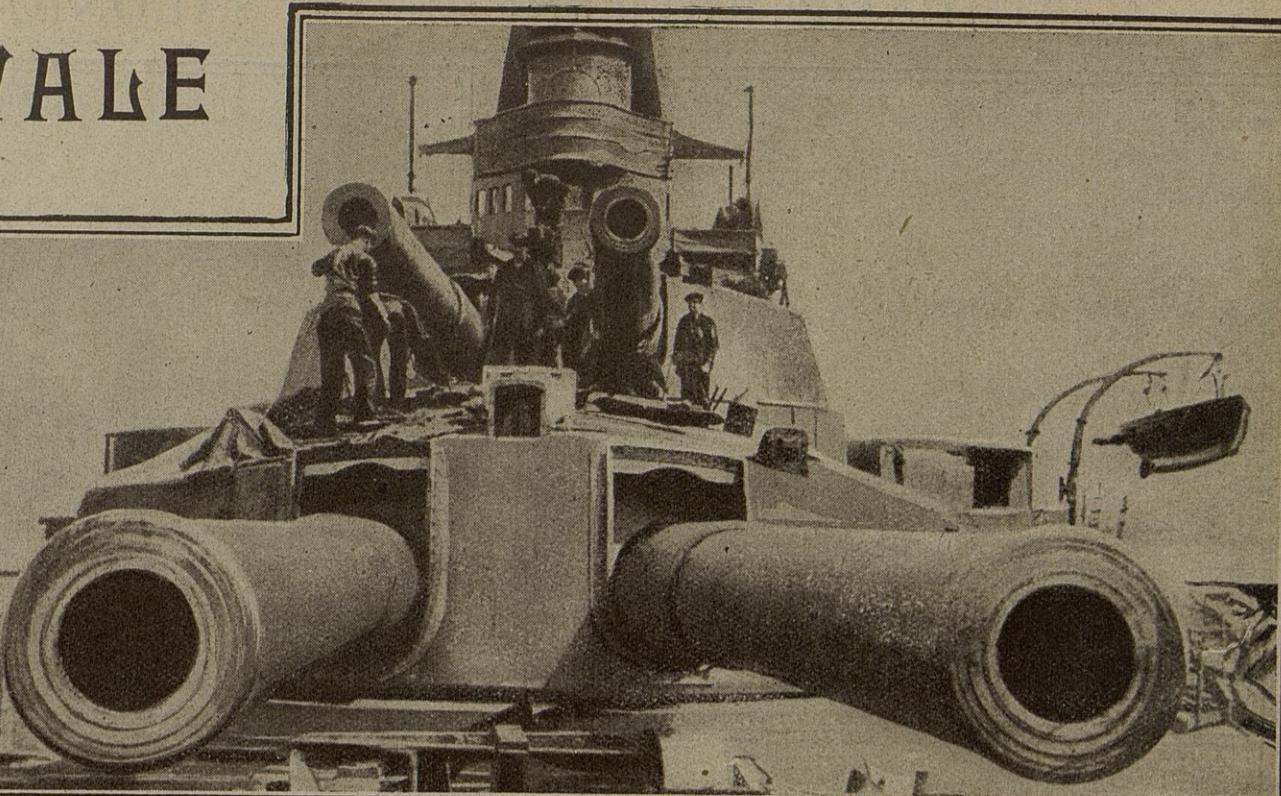
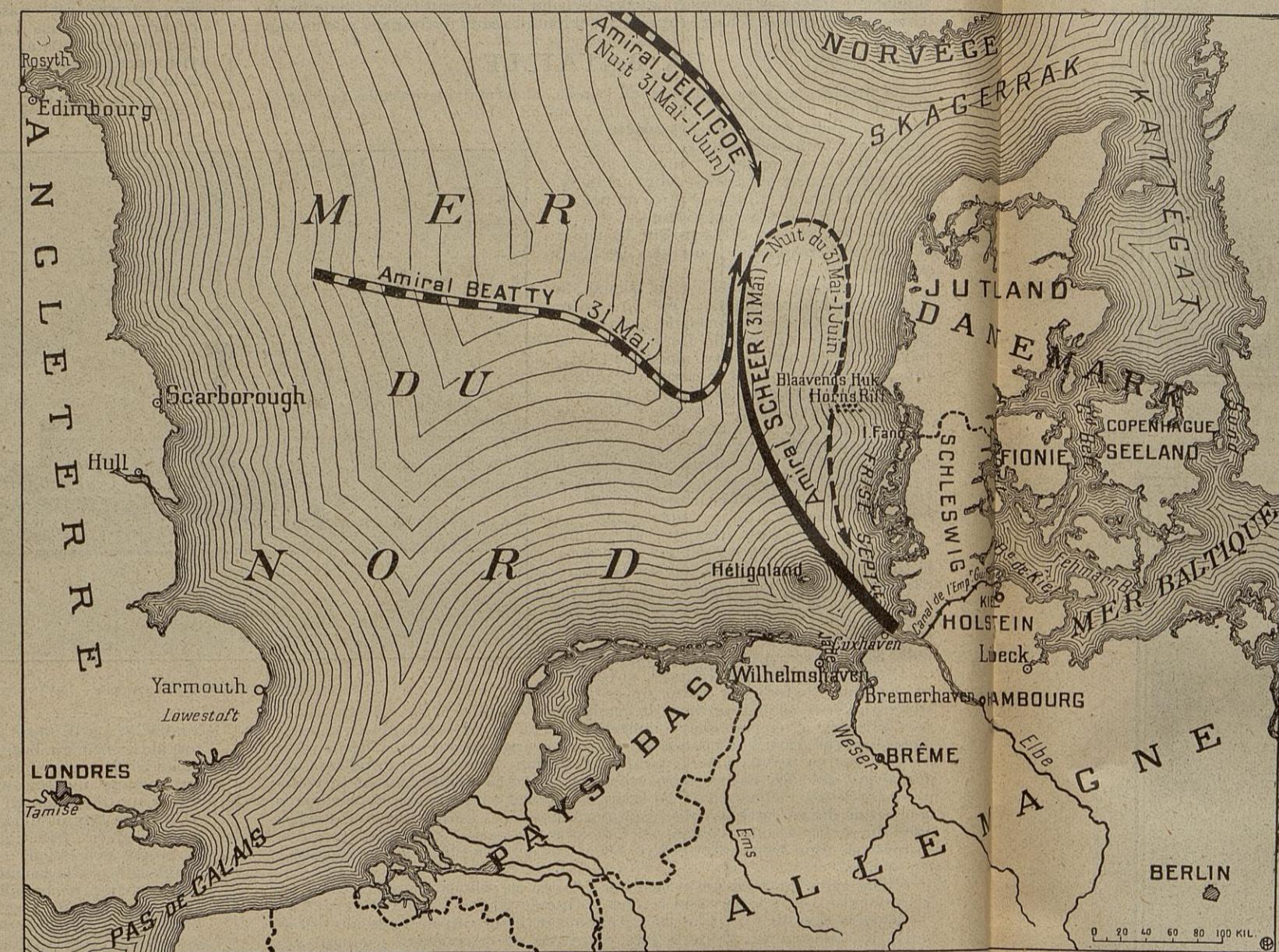
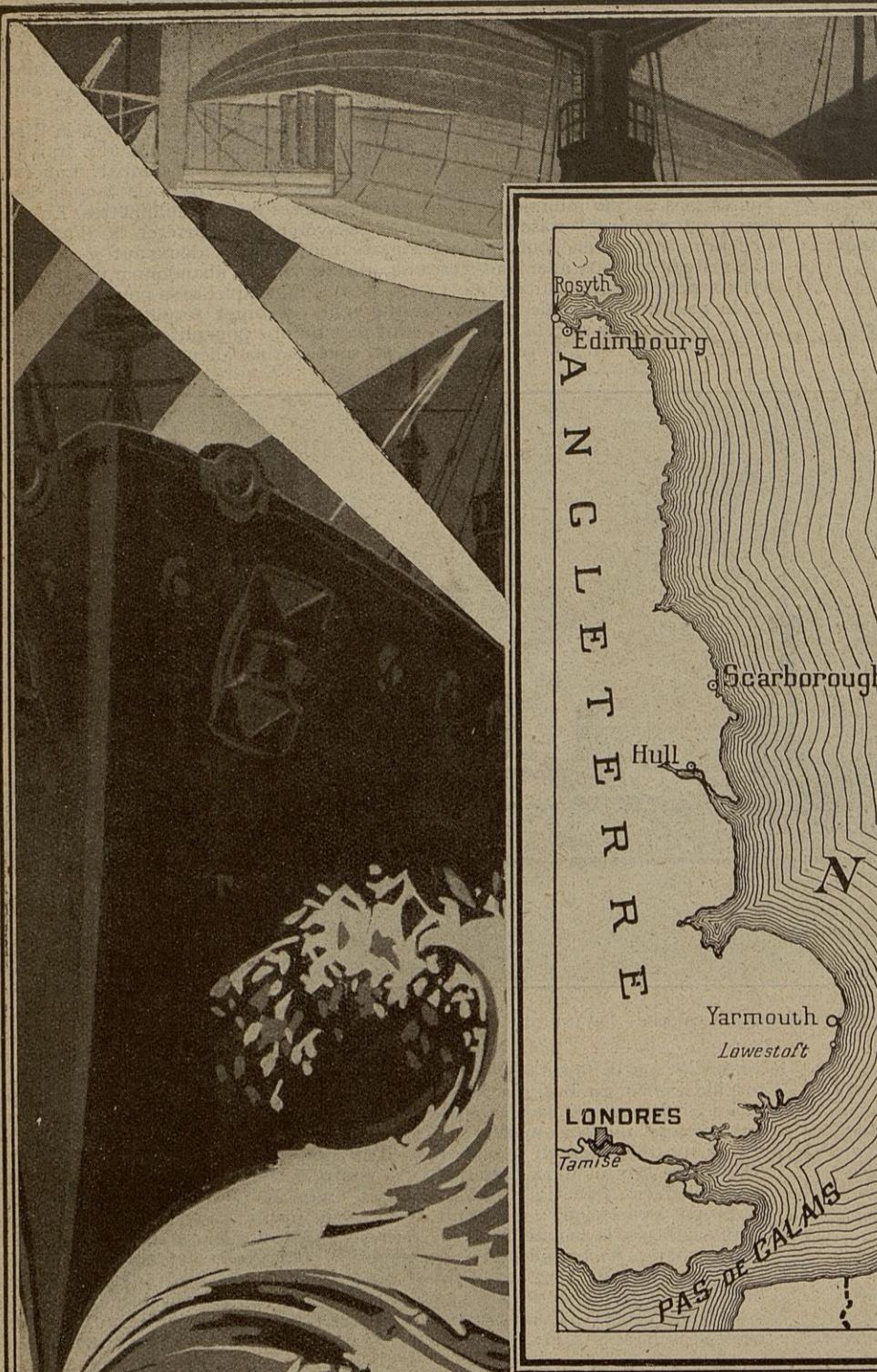
LE « FRAUENLOB », ÉCLAIREUR DE L'ESCADRE ALLEMANDE, COULÉ AU COURS DU COMBAT

navires blessés, sanglants, reprirent avec plus de fureur encore leur sublime résistance.

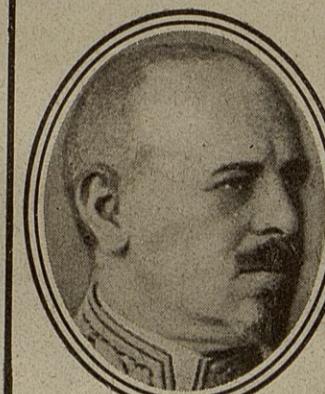
Mais l'amiral Scheer avait vu lui aussi : ses zeppelins le renseignaient, lui dénonçaient la manœuvre de Jellicoë piquant droit au Sud, coupant à la flotte allemande la retraite vers ses repaires... Fuir, il fallait fuir à toute allure si l'on voulait conserver quelques navires au kaiser Guillaume II.

vérité a filtré ; au lieu d'une victoire c'est une défaite que l'Allemagne doit enregistrer. Une fois de plus, l'Allemagne, tablant sur le loyal aveu d'un adversaire atteint de pertes sévères, a essayé de duper le monde ! Elle en sera pour sa courte honte ; le monde ne croit pas à ses bluffs et le peuple allemand lui-même commence à douter.

LA GRANDE BATAILLE NAVALE



TOURELLES SUPERPOSÉES D'UN CUIRASSÉ ANGLAIS AVEC PIÈCES JUMELÉES DE 353.



AMIRAL HIPPER
C^o des croiseurs allemands.



AMIRAL BEATTY
C^o des croiseurs anglais.

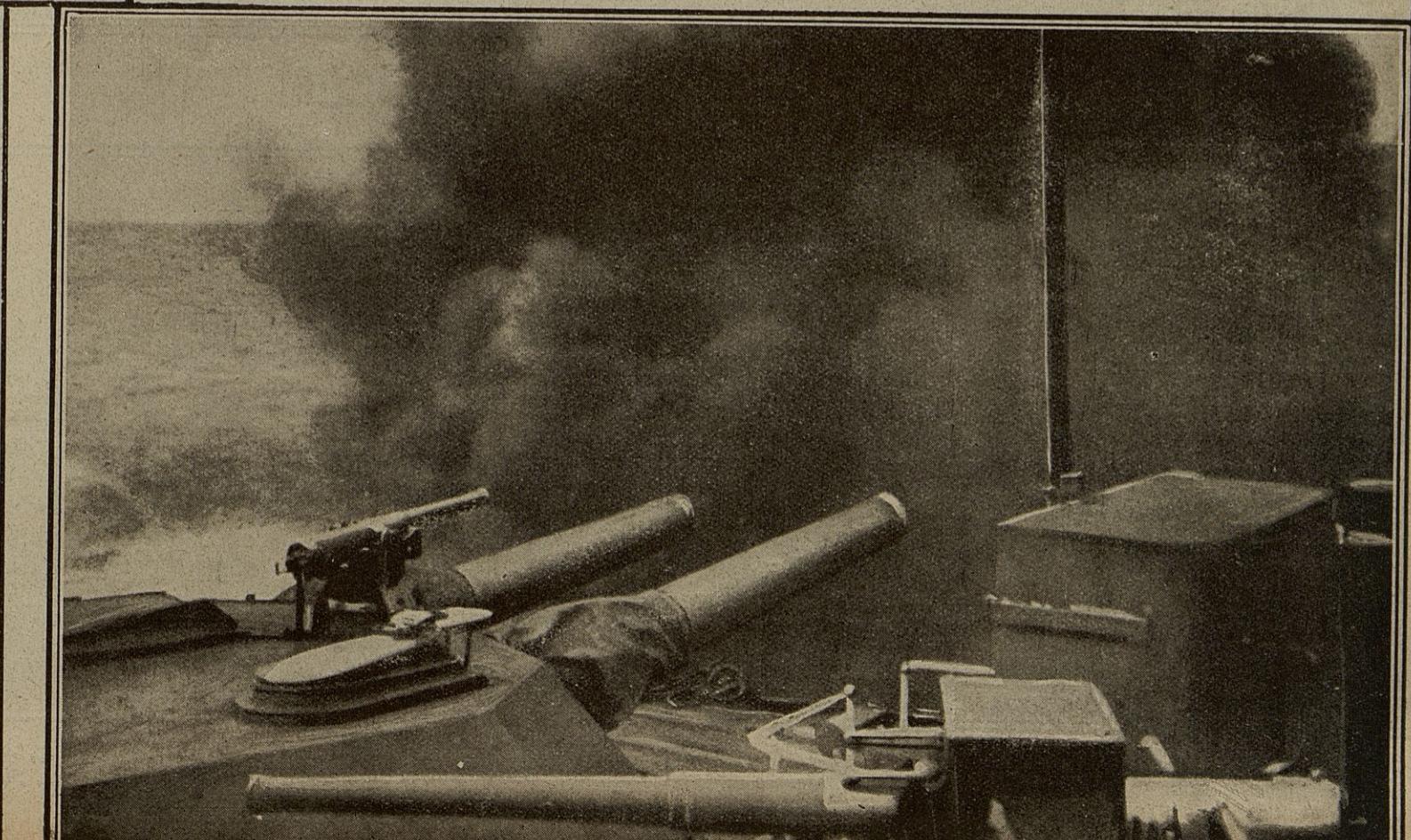
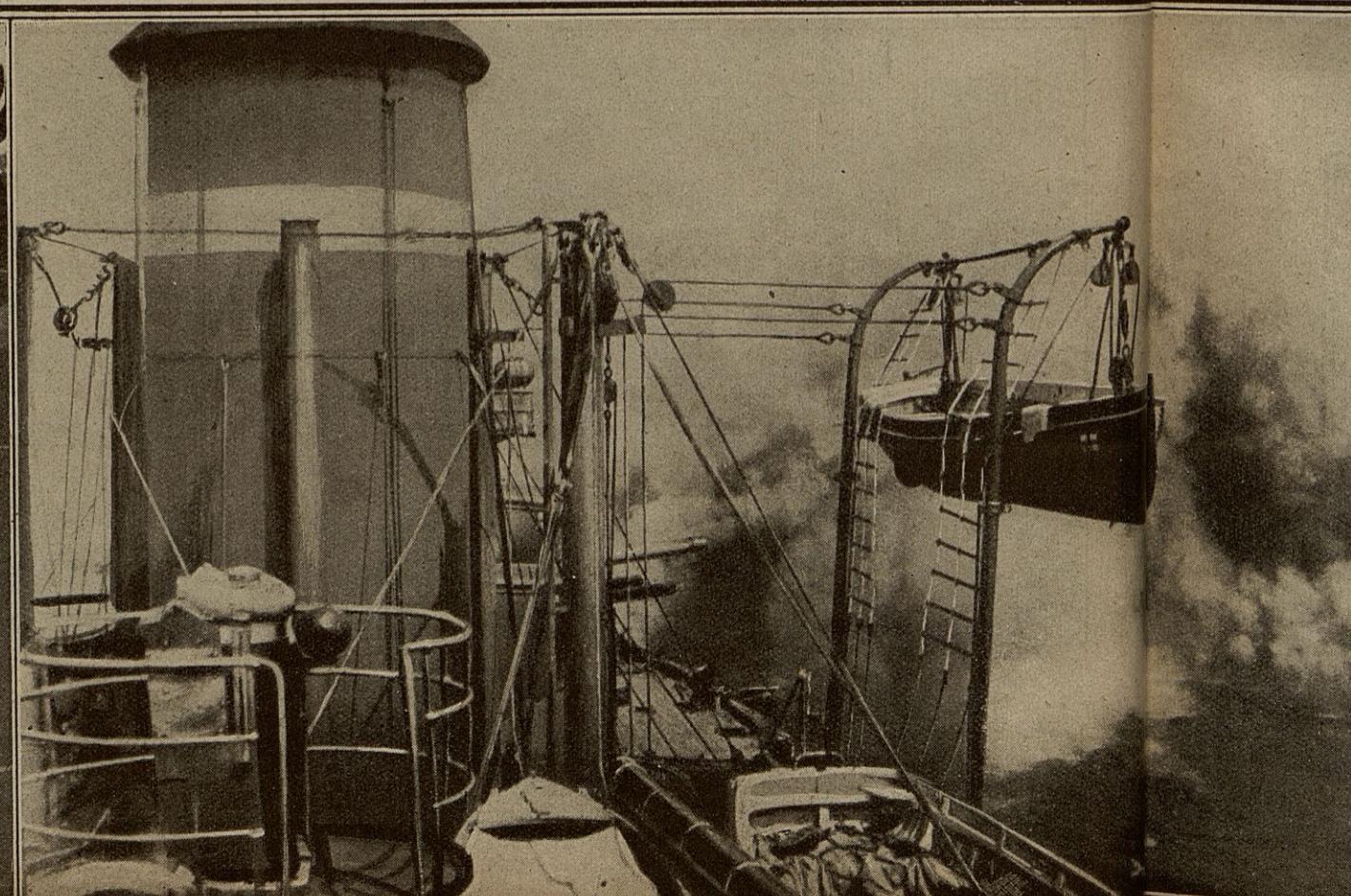
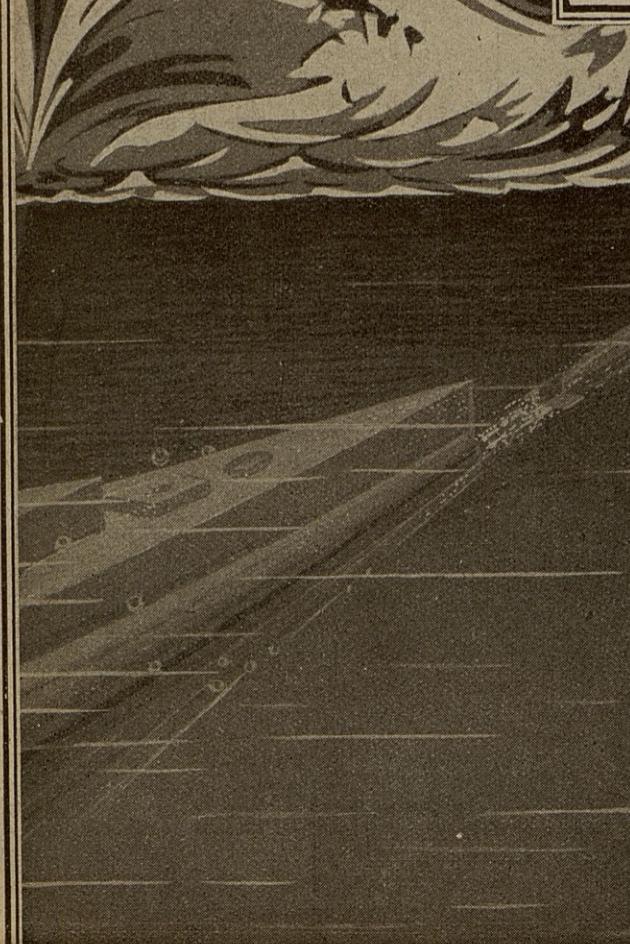


AMIRAL JELLI COE
C^o de la flotte anglaise.



AMIRAL SCHEER
C^o de la flotte allemande.

En bas : DEUX DREADNOUGHTS ANGLAIS EN PLEINE ACTION DE COMBAT.



AU CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE



Près d'Amatovo, dans le camp retranché de Salonique, les laveuses font la lessive au bord d'un lac.



Des femmes indigènes avec leurs enfants ont interrompu la préparation du repas pour se laisser photographier.



Dans la partie de la Macédoine grecque occupée par les troupes alliées, les populations, se sentant à l'abri des incursions bulgares, ont continué leurs travaux en toute tranquillité. Voici près de Topchin des bergers grecs, au pittoresque costume, conduisant leurs troupeaux de moutons aux pâtureages bien gardés par nos baïonnettes.



Une maison grecque à Amatovo : les femmes travaillent sous un pavage de linge et de hardes de toutes sortes ; elles ne craignent plus le renouvellement des horreurs de la guerre.



Une ferme grecque dans la même région. C'est ici le calme absolu, alors que les Bulgares, à quelques kilomètres, pillent et assassinent les compatriotes de ces fermiers.

SUR LA FRONTIÈRE DE MACÉDOINE

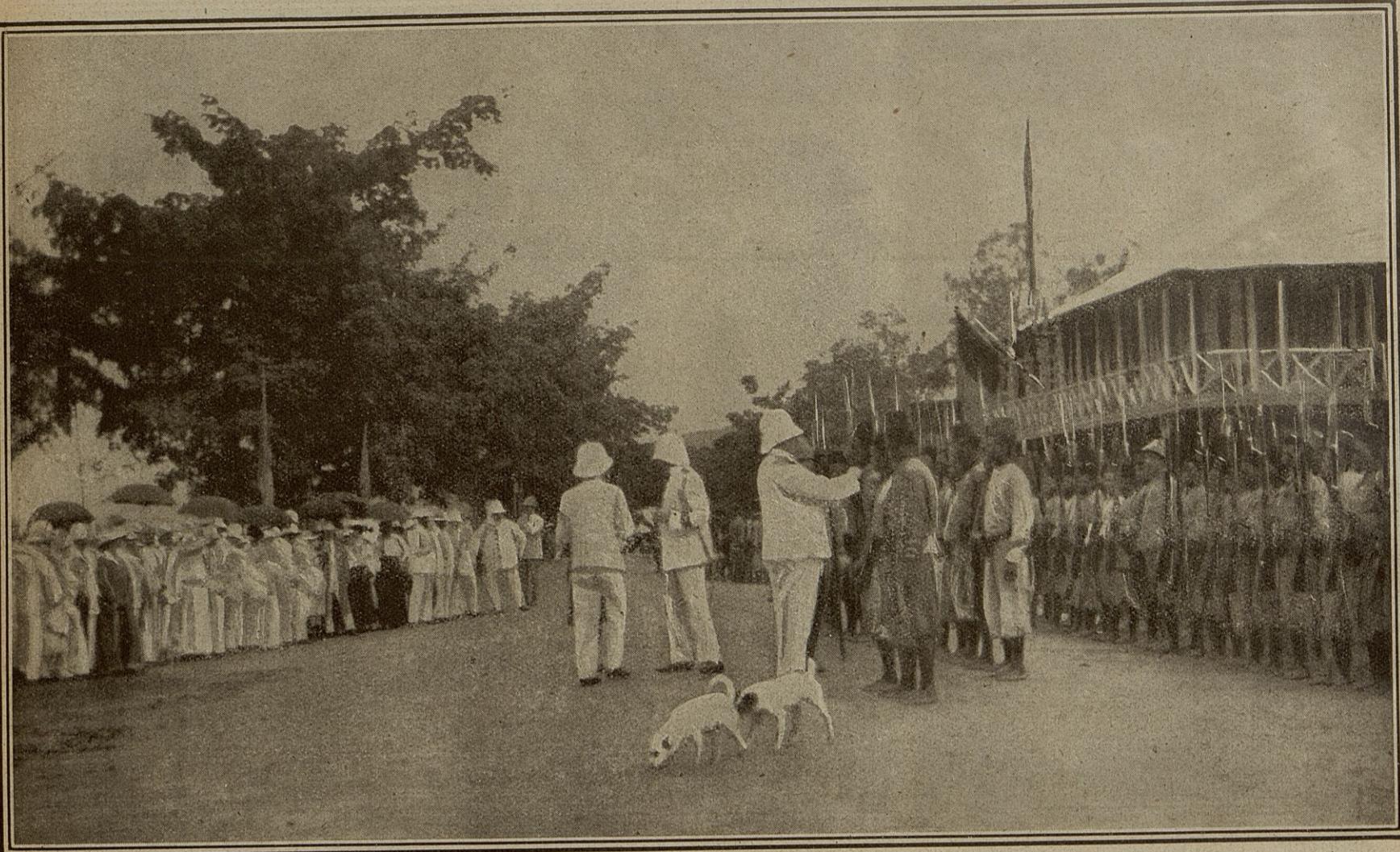


En avant du camp retranché de Salonique le contact s'est produit sur plusieurs points entre nos troupes et des contingents germano-bulgares; en ces endroits, le terrain devient accidenté; ce sont les montagnes de la Macédoine. Voici une équipe de soldats occupés à installer une ligne télégraphique sur des rochers qui s'élèvent en face de Guevgeli.

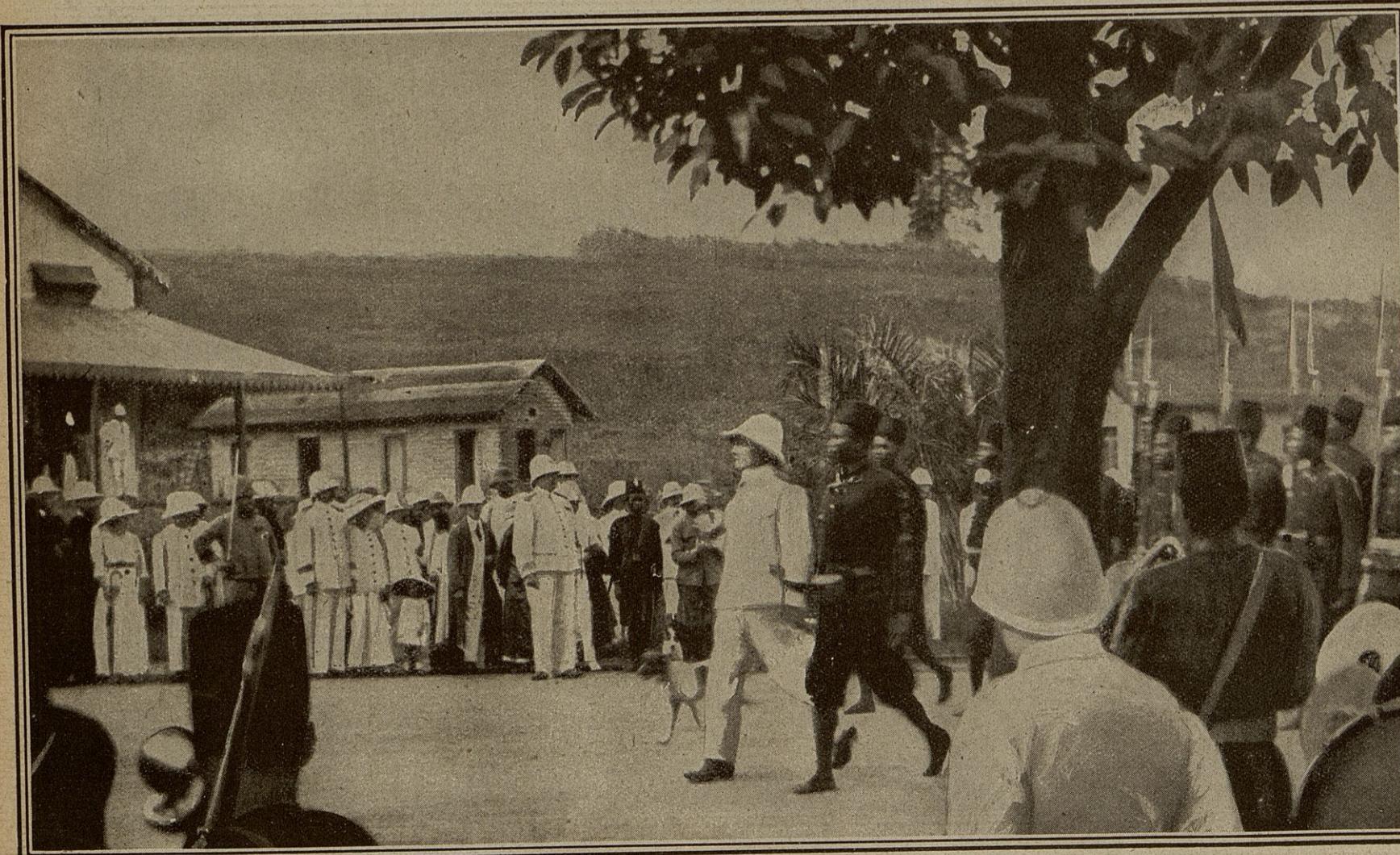


Dans les montagnes de la Macédoine il a fallu recommencer à remuer la terre pour faire des tranchées comme dans la plaine du Vardar; mais ici la pioche ne suffit plus; il faut employer le pic car on creuse en plein roc; nos braves n'aiment pas beaucoup ce genre de travail que la guerre actuelle a rendu indispensable: ils le font cependant avec bonne humeur.

AU CONGO BELGE



Une cérémonie imposante a eu lieu à Boma ; le gouverneur général Henry a remis la médaille de bronze de l'ordre du Lion aux soldats noirs qui se sont distingués au cours de la campagne que les troupes belges, de concert avec les troupes alliées, ont menée avec succès contre les colonies allemandes du Congo et du Cameroun. Les soldats qui rendent les honneurs ont participé à la campagne.

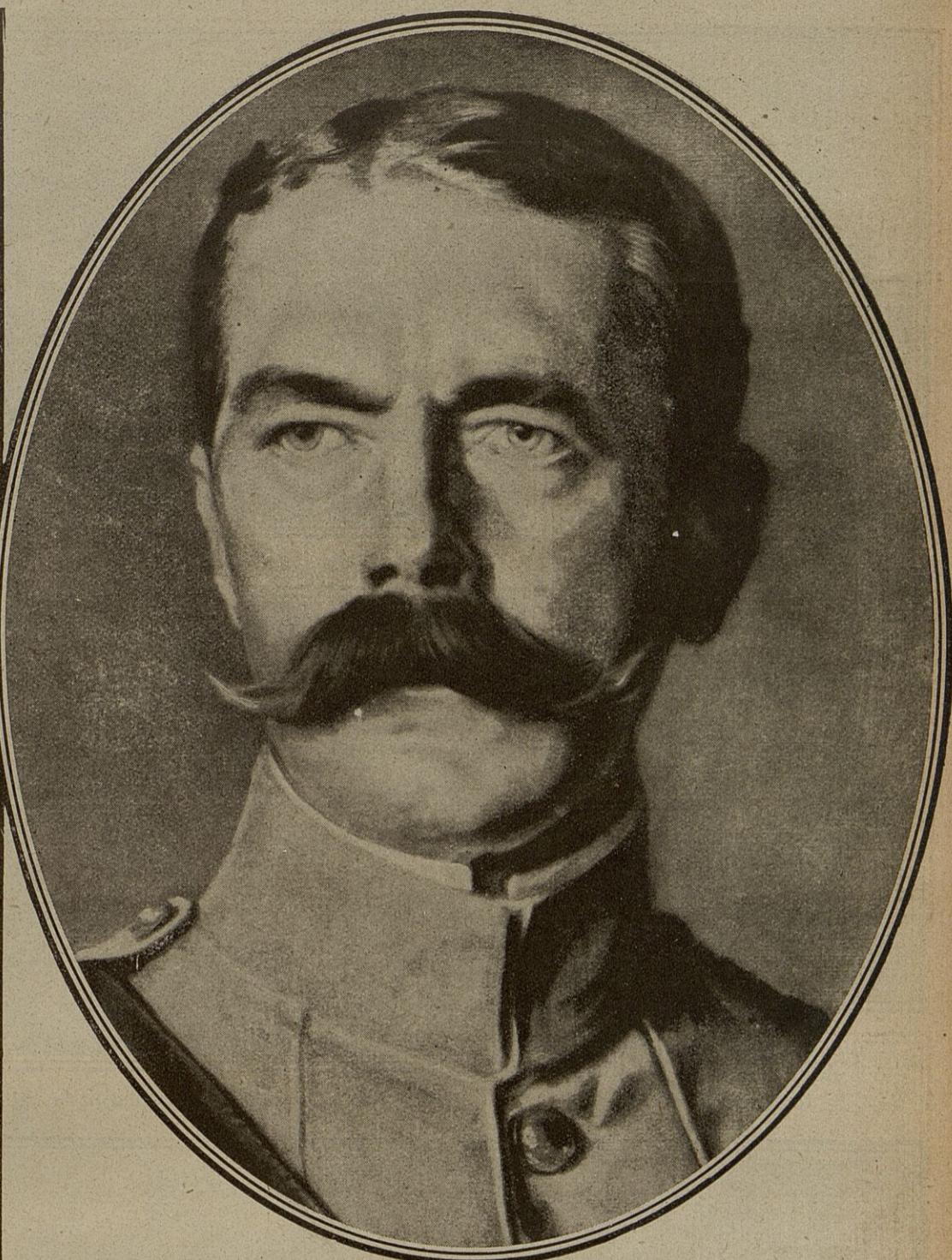


Après la remise des décorations en présence d'une foule élégante de colons, les troupes noires ont défilé devant le gouverneur général Henry. A gauche, en costume Kaki, l'épée à la hanche, se tient le capitaine Marin commandant de la colonne belge qui concourut à la prise des colonies allemandes de l'Afrique occidentale.

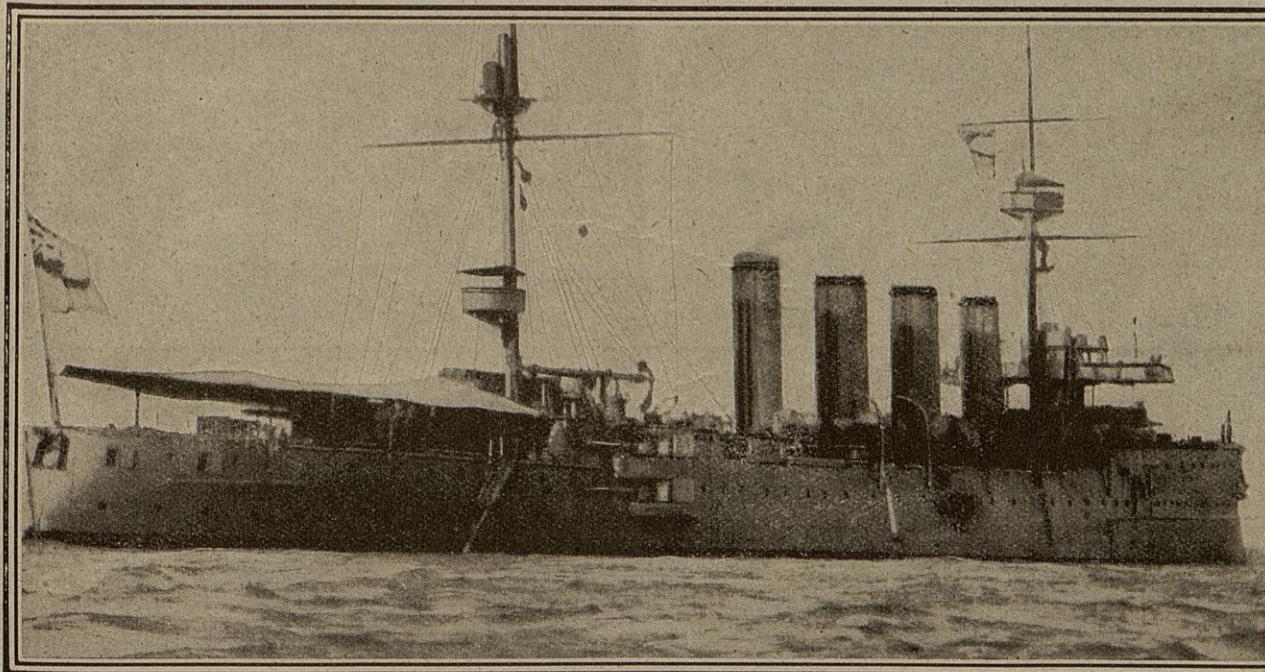
LA MORT TRAGIQUE DE LORD KITCHENER



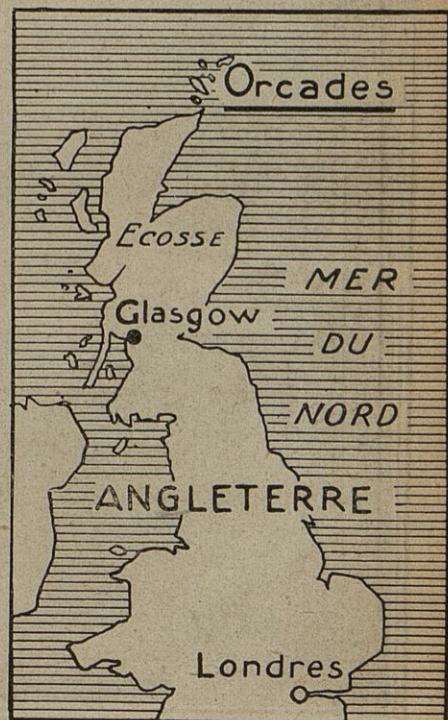
Lord Kitchener à la Conférence de Paris.



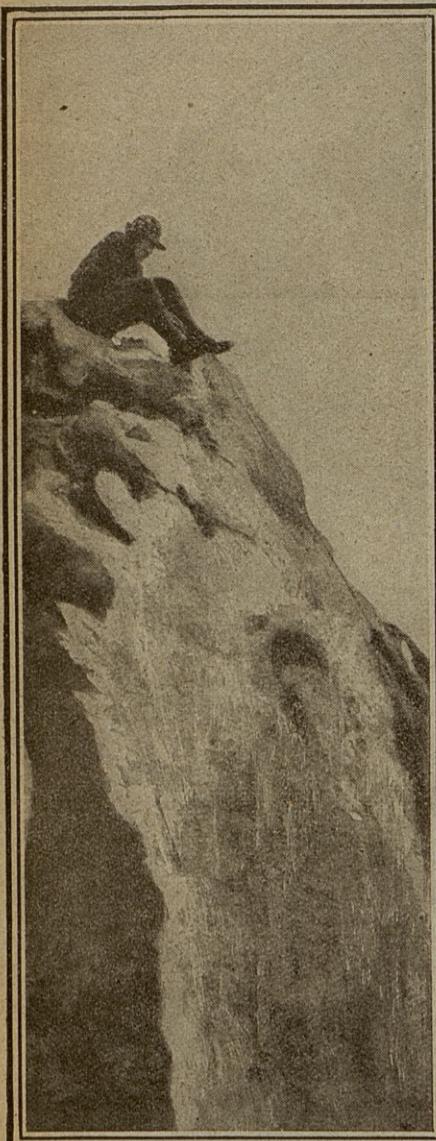
LORD KITCHENER



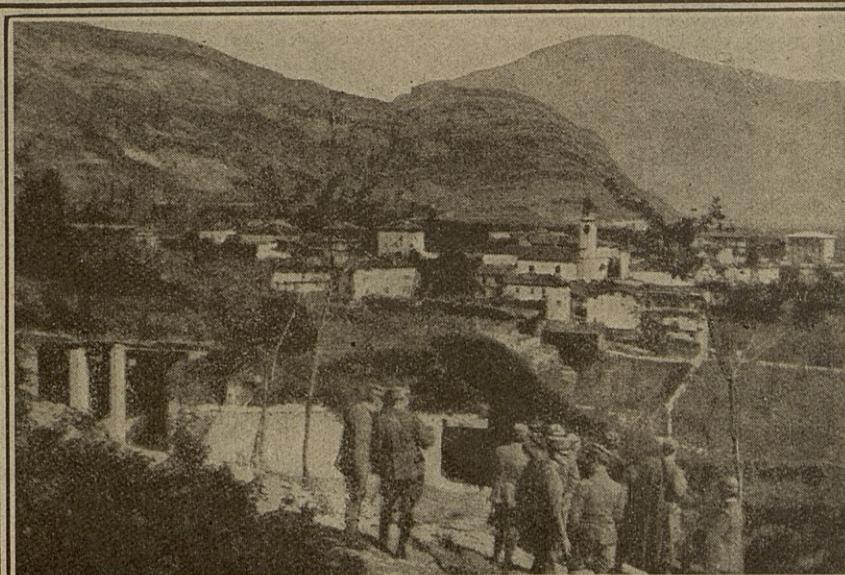
L'Angleterre vient d'éprouver une perte cruelle; lord Kitchener, son illustre ministre de la guerre, a péri, le 5 juin, avec le croiseur-cuirassé « Hampshire » qui le transportait en Russie. Nous donnons, au-dessous, des portraits du glorieux chef, la photographie du bâtiment à bord duquel il se trouvait, et la carte du lieu de la catastrophe, les îles Orcades, au nord de l'Ecosse.



LA GUERRE DANS LE TRENTIN



Sentinelle italienne placée sur un rocher dominant les positions ennemis.



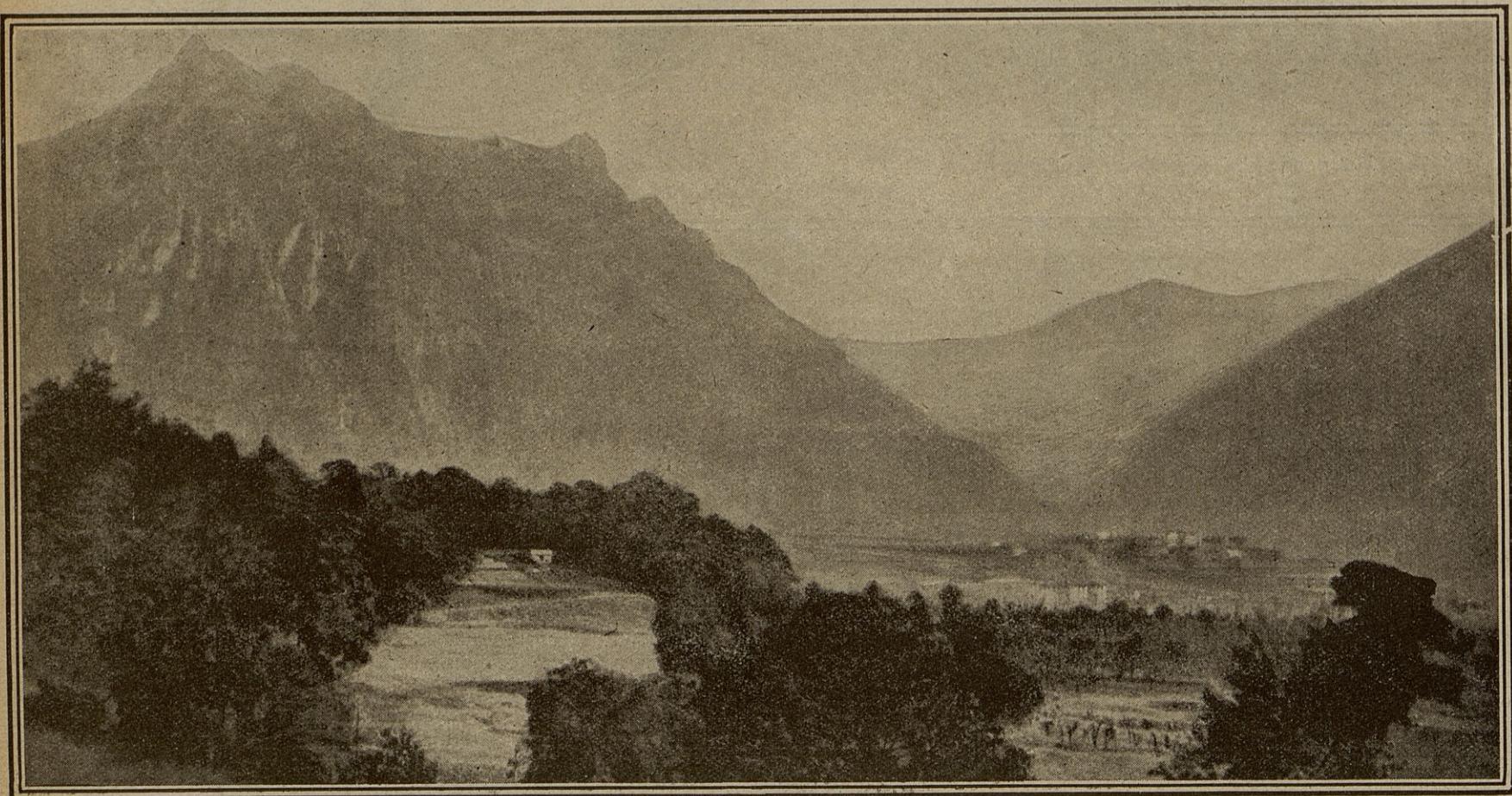
Dans le val Lagarina : la ville de Chizzola et le mont Talpino.



Un abri sous les rochers qui bordent la vallée de l'Adige.



Un alpin de l'armée italienne opère une ascension difficile vers la cime d'un pic.



Panorama de la vallée de l'Astico : la ville d'Arsiero s'étend à droite du mont Cimon. Au fond, les hauts plateaux du Lavarone. C'est dans toute cette région que l'offensive autrichienne s'est manifestée avec le plus de violence, car par cette vallée l'ennemi compte déboucher dans la plaine de Vicence ; mais la résistance de nos alliés arrête l'avance des Autrichiens.



LA GUERRE DE JACQUES

Par MARC ELDER

VI

LA TRANCHEE

Au dépôt, Jacques s'ennuya rapidement. Ce n'est pas que la vénérable saleté des pailles de couchage l'incommodât, ou qu'il se plaignit des corvées que l'on exécute à dix, alors qu'un homme y suffirait, et le plus lentement possible dans un souci louable de tuer le temps ; mais l'inaction et la discipline tatillonnes des casernes lui pesaient. Il expliqua en bref au capitaine « qu'il n'était pas parti pour faire vingt-huit jours, mais bien pour aller en guerre » et il demanda à rejoindre le front tout de go.

Il vit bien, alors, que le plus bel héroïsme, dont puisse reluire un discours, est négligeable pour l'administration et que, quel que soit le désir qu'on ait de bien faire, il faut attendre son tour. Par faveur spéciale cependant, il fut des premiers renforts envoyés en campagne. Il partit avec les félicitations de ses chefs, dont il ne parla point, et avec une capote bleu d'azur, due aux laborieuses recherches d'invisibilité, qui provoqua ses commentaires :

— C'est pas encore c'te fois que j'paraîtrai point sur la terre ; mais si on m'envoie au ciel, saint Pierre est fichu de pas m'voir !

Il retrouva son régiment en Artois, mais il ne le reconnut pas. Les uniformes avaient changé de couleur et les hommes d'âge. Tandis que les troupiers devenaient barbons à mesure des recours aux dépôts, les officiers au contraire rajeunissaient. Jacques tomba sous les ordres d'un petit lieutenant blond et menu, qui portait à la lèvre son premier duvet et à la manche le premier galon. Il s'appelait Crimel ; mais, dès qu'ils connurent sa profession, les hommes le nommèrent l'« Avocat ».

Tout d'ailleurs avait changé : le pays, le temps, la guerre. On était dans les betteraves, dont des champs entiers pourrissaient en mottes violâtres ; des failles crayeuses coupaien les fossés de lames blanches ; et il y avait de drôles de maisons en torchis dont les murs se perçaient au doigt. Il pleuvait jour et nuit, sans discontinuer, des torrent que la terre argileuse refusait d'absorber. On ne se battait plus, mais, terrés face à face dans des trous, les adversaires se guettaient et échangeaient des balles aux premiers mouvements.

Jacques observa soigneusement la situation nouvelle avant d'émettre une opinion, puis il prononça :

— J'pense ben qu'ils sont bloqués...

Mais aussitôt il ajouta pour lui-même, entre haut et bas :

— Et nous aussi...

Des hommes se récrièrent. Il rectifia :

— Hé là ! C'est pas pour longtemps ! Pensez-vous qu'on prend le grand Jacques au terrier, comme un blaireau !...

Un exalté, nommé Chenailles, jura dans l'instant même de prouver que les Boches ne le gênaient point et qu'il les avait quelque part ; en même temps, il s'attaqua d'un bond sur le bord de la tranchée. Sa démonstration fut courte ; une fusillade le coucha. Par bonheur, il n'eut qu'un bras démolé ; mais il fallut l'emporter de force pour l'empêcher de recommencer.

Jacques fit sa grimace ironique et haussa les épaules. Tranquille, il tira sa baïonnette, ficha son képi à la pointe et pria un camarade de l'élever avec précaution au-dessus du parapet, comme une tête qui chercherait à voir. Les balles sifflèrent ; mais déjà le paysan épaulait à une meurtrière et faisait feu brièvement sur l'embrasure ennemie. En s'écartant il assura :

— Y en a toujours ben un qui r'gardera pus par les petits trous !

Et il ramassa son képi percé avec un rire silencieux.

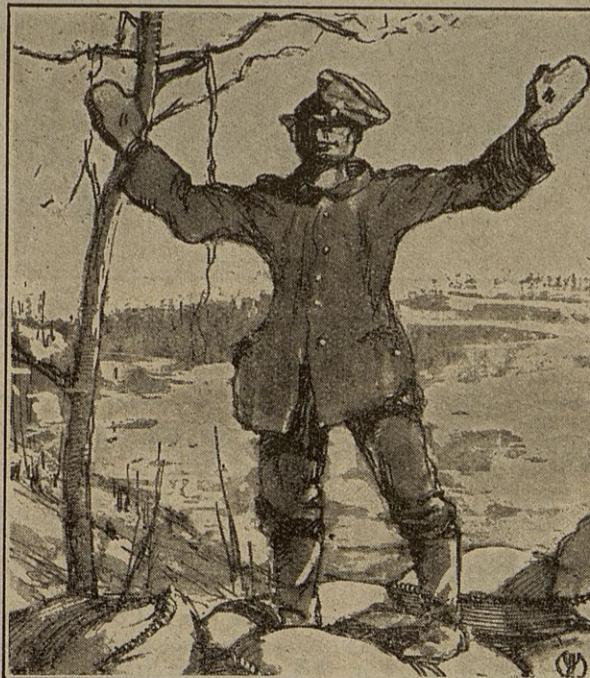
Pour tuer le temps — après les Boches — on fumait des pipes, on engageait des manilles ou on pompait, ce qui consistait à écouper l'eau avec une gamelle. Surette, un grand diable ingénieux, du type bricoleur,

si commun en France, et que son universalité avait gardé du sobriquet, car on n'aurait su par quel trait le désigner, avait entrepris l'assèchement de la tranchée. Tour à tour maçon, charpentier, terrassier, plombier, Surette établit un briquetage par-dessus un égout qui drainait l'eau vers un puisard. Jacques lui donnait la main pour tromper l'ennui. Le dimanche, Surette saisissait le rasoir, faisait la barbe, coupait les cheveux. Au repos, en arrière du front, il jouait de l'accordéon et faisait danser les hommes.

En dépit du mortel hiver, traître aux poumons, et qui abattait les fantassins sournoisement par le pied, Jacques reprenait avec plaisir la vie de campagne. Sa robuste charpente, fortement assemblée, s'assouplissait et, sans souci du pain quotidien, tranquille sur le sort des siens, il faisait du lard, comme il disait. Sa force aimait le risque, et la gaieté puérile des régiments bien nourris, cette joie de jeune chien qui a du sang et toujours la pâtie prête, le pénétrait. Satisfait de l'amitié de Surette, diverti par le sculpteur Paget, qui modelait dans la glaise de gros Allemands que l'on hissait la nuit hors de la tranchée, il vivait dans son trou comme une vigoureuse racine. Mais, de jour en jour, il apparaissait plus crotté, plus gluant, au point que, n'était sa pipe, on ne l'aurait pas distingué des tas de boue quand il s'accroupissait. Il avait juré de ne pas se nettoyer, et, tout vivant, il retourna à la terre.

— Le jour où je sortirai, disait-il, pour le sûr qui m'verront pas !

Ils ne le virent pas, en effet, car il sortit la nuit en



compagnie de Surette et du lieutenant Crimel qui avaient demandé des volontaires. Il s'agissait de reconnaître une tranchée ennemie distante de quelques mètres en découvert.

Ils partirent à quatre pattes, sans d'autres armes que la baïonnette, dans une obscurité très compacte où le mystère aiguiseait le danger. Jacques marchait en tête, tâtonnant et tendant ses pruînelles avec tant de force qu'elles devaient luire. Chaque pas pouvait être mortel, et le trajet leur paraissait si long que le lieutenant pensa qu'ils avaient dû s'égarer. Mais soudain Surette heurta un fil de fer et un bruit de ferraille retentit terriblement à leurs oreilles.

Jacques eut à peine le temps de mâchonner un juron que la fusillade éclatait. En même temps, les fusées embrasaient le ciel de leurs lueurs d'argent et la terre apparaissait avec de gros reliefs ténèbreux..

Ils étaient découverts et Surette lâcha le mot d'usage pour exprimer le péril de la situation :

— Ca sent le poivre !

— Couchez-vous ! soufflait le lieutenant.

Mais Jacques, qui d'un coup d'œil avait relevé le terrain, répliqua :

— Un trou à droite !

C'était le cratère d'un obus de gros calibre. Il y plongea si rudement qu'il culbuta un homme qui occupait déjà la place. Sa surprise ne fut pas longue. Aux lueurs des fusées, il reconnut la capote grise, le calot bordé de rouge, et d'un coup de poing, il étourdit l'Allemand. Lorsque le lieutenant et Surette déboulèrent à leur tour les pentes de l'entonneoir, Jacques enfouit un mouchoir dans la bouche de son prisonnier.

A l'abri des balles, ils rirent tous les trois de l'aventure, puis débâillonnèrent l'homme qui roula des yeux blancs de peur et implorait à mains jointes. Mais, comme il était visible qu'il ne comprenait pas les questions posées, Jacques ne put retenir son mépris :

— Quelle saleté ! dit-il, ça parle seul'ment point français !

L'Avocat l'interrogea en allemand et tout de suite il fut loquace respectueusement avec cette bassesse d'âme qui caractérise le Germain maîtrisé. Le lieutenant apprit de cette sentinelle avancée la disposition des tranchées, le nombre des défenseurs, et, au jour lunaire des fusées, il traça un croquis sur son calepin. Jacques, qui entretenait le plus parfait dédain pour le « papier écrit », tournait le dos. Une heure plus tard, le calme et l'obscurité étant rendus à la nuit, il se réjouit de rentrer dans l'action qui pour lui était la guerre.

Il dénoua sa cravate, l'attacha solidement au pied du prisonnier et le poussa devant lui dans la direction des postes français. Ils allaien en rampant dans les ténèbres, comme ils étaient venus. Par malice, Jacques arrêtait parfois son Allemand d'une brusque secousse pour lui faire peur et il s'amusait de sentir la chair ennemie trembler au bout de la longe. Son arrivée dans la tranchée fut triomphale.

Avant qu'on évacuât le prisonnier vers l'arrière, Paget le dépouilla de sa capote et de son calot pour vêtir un bonhomme de glaise. Et le lendemain, dans la grisaille humide du matin, les Allemands aperçurent, avec stupeur, leur sentinelle debout, qui faisait signe, sur le parapet de la tranchée française. Deux ou trois naïfs risquèrent un œil et Jacques les envoya « faire le mort ».

Les autres ne perdirent rien pour attendre, car on les attaqua dans la journée. En dépit d'un bombardement très roide, l'ennemi n'abandonna pas complètement ses boyaux, et des mitrailleuses eurent encore le temps de brûler quelques rubans sur nos hommes. Mais le menu lieutenant Crimel, le sabre haut comme une torche, fut si rapide, si entraînant que les baïonnettes volèrent aux poitrines. Jacques le suivait au galop, chaud de joie, d'admiration, car, à part lui, il s'était toujours défié de « ces p'tits messieurs ». Et, dans son enthousiasme, il criait :

— Cré nom ! le p'tiot a du sang !

Les râles tragiques des hommes éventrés dominaient le hennissement sauvage de la charge.

Maîtres de la place, nos fantassins devaient l'aménager avant que l'artillerie ennemie la couvrit de mitraille. Les uns bêchèrent, tandis que d'autres déblaient les cadavres et changeaient de front les gabions. Ses joues frêles de joli blond enflammées par le sang, l'Avocat préchait d'exemple en maniant la pelle. Jacques vit son effort dérisoire, grimaça ; et, presque avec tendresse, il dit en lui prenant son outil :

— C'est pas pour vos mains, mademoiselle...

D'un beau mouvement élastique et puissant le paysan attaquait la terre. Ployé sur les jarrets, faisant levier de sa main gauche calée sur la cuisse, il soulevait le sol et modelait la tranchée. « Mademoiselle » souriait près de lui quand le premier obus de repérage, un 105 miauleur, passa sur leurs têtes.

(A suivre.)

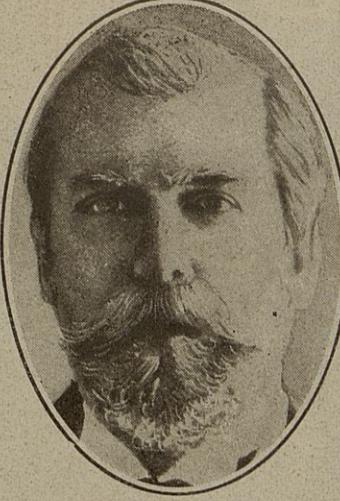
FIGURES D'ACTUALITÉ



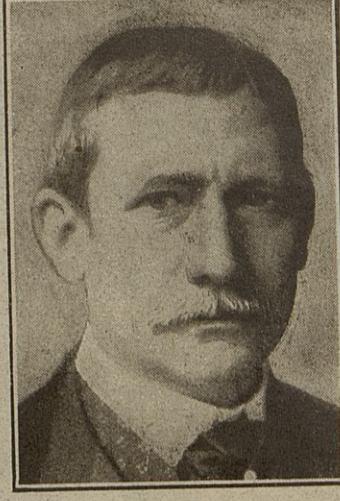
YUAN-CHI-KAI
Président de la République chinoise,
qui vient de mourir.



M. ROOSEVELT
candidat pour la présidence des États-Unis aux suffrages du parti républicain, réuni à Chicago.



M. HUGUES



M. ROOT



LI-YOUAN-HUNG
le nouveau Président de la
République chinoise.

SUR LE FRONT RUSSE

Le 4 juin, après cinq mois d'une attitude purement défensive, les Russes ont pris sur le front de Volhynie et de Galicie une vigoureuse offensive ; le terrain étant redevenu complètement praticable, le général Broussilof a attaqué sur un front de 400 kilomètres, du Styr à la frontière roumaine, c'est-à-dire sur tout le front autrichien.

Dès le premier jour, le communiqué de nos alliés annonçait que l'armée du général Broussilof avait fait 13.000 prisonniers, enlevé des canons et des mitrailleuses et que le combat continuait à se dérouler avec succès.

En effet, le lendemain le nombre des prisonniers s'élevait à 25.000 soldats et 480 officiers ; les Russes avaient pris en outre 27 canons et plus de 50 mitrailleuses.

Le troisième communiqué était encore plus éclatant : la victoire de nos alliés devenait un triomphe : « Depuis le commencement des derniers combats jusqu'au 6 juin, à midi, disait-il, les armées du général Broussilof ont fait prisonniers 900 officiers et plus de 40.000 soldats ; elles ont pris 77 canons, 124 mitrailleuses et 49 lance-bombes ; elles se sont emparées en outre de projecteurs, de téléphones, de cuisines de campagne, de beaucoup d'armes, de matériel de guerre et de réserves considérables de munitions. Quelques batteries entières ont été prises par notre infanterie avec tous les canons et les caissons. »

Dans ce dernier communiqué, après avoir fait l'éloge de la vaillance des troupes, l'état-major russe ajoutait que la prudence ne permettait pas d'indiquer actuellement la région et les localités où avaient lieu les combats.

Aussitôt le tsar adressait l'expression de sa satisfaction aux troupes et

le président de la République envoyait un télégramme de félicitations à l'empereur de Russie.

Malgré la discréption des communiqués russes il semble que l'offensive des armées du général Broussilof ait pour objectif une marche concentrique vers Lemberg par les routes de Doubno et Brody au nord-est, par la route de Tarnopol à l'est, et par la route de Stanislav au sud-est. En même temps nos alliés attaquent aux deux ailes, à droite sur Kovel ; des combats ont eu lieu à Olyka ; à gauche, au sud du Dniester à Okna, où les Russes ont remporté un succès assez important.

La rupture du front autrichien a été certainement obtenue après les premiers jours de combat, ce qui explique le nombre élevé des prisonniers faits par les armées du général Broussilof.

A ces beaux succès se sont ajoutés un certain nombre d'avantages remportés sur l'autre théâtre de la guerre, en Asie-Mineure.

Le 2 juin, les Russes ont remporté une brillante victoire près de Revandouz ; une division turque entière a été culbutée et a fui en désordre ; un régiment turc, venu de Gallipoli, a été complètement anéanti. Les troupes russes ont ensuite occupé Zibar, à une cinquantaine de kilomètres de Revandouz, dans la direction de Mossoul.

Plus au sud, en Mésopotamie, les Turcs ont été battus près de Hanekin, à 130 verstes de Bagdad.

Les Turcs n'ont pas été plus heureux en Arménie ; le 1^{er} juin, au soir, appuyés par de l'artillerie, ils ont pris énergiquement l'offensive dans la région d'Erzindjian ; ils ont été repoussés avec des pertes sérieuses.

A Salonique, le général Sarrail a répondu par une mesure énergique à la livraison des forts grecs de Rupel et de Dragotin aux Bulgares ; le 3 juin, il a proclamé l'état de siège dans toute la zone occupée par l'armée alliée en Macédoine.

Aucun incident ne s'est produit.



Arrivée à Paris d'un certain nombre d'enfants qui ont été évacués de Reims, toujours bombardée.

Aux lecteurs du PAYS DE FRANCE

LE PAYS DE FRANCE, désireux d'être agréable à ses lecteurs, a décidé de leur offrir une prime, consistant en

Un agrandissement photographique d'une valeur de 25 francs

Cet agrandissement « noir gravure », du format 40×30 cent., sera exécuté par la Compagnie française des grands Portraits d'Art, 58, rue Laffitte, à Paris, et, pour y avoir droit, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à reproduire, six bons-primes qui seront encartés à raison d'un par semaine dans cet illustré, en y joignant une somme de 4 fr. 95 pour tous frais.

Mais, en raison de l'importance du tirage du PAYS DE FRANCE, l'encartage des bons-primes ne peut se faire en même temps pour toute la France. Nous avons donc été obligés de procéder à un partage de nos livraisons, par réseaux, en réservant une série de six bons-primes pour chacun d'eux, séries dont l'insertion sera faite successivement à partir d'aujourd'hui. (La série en cours concerne les lecteurs de Paris.)

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 86, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au Document paru aux pages 8 et 9 de ce fascicule et intitulé : « Episode émouvant de la guerre aérienne ».

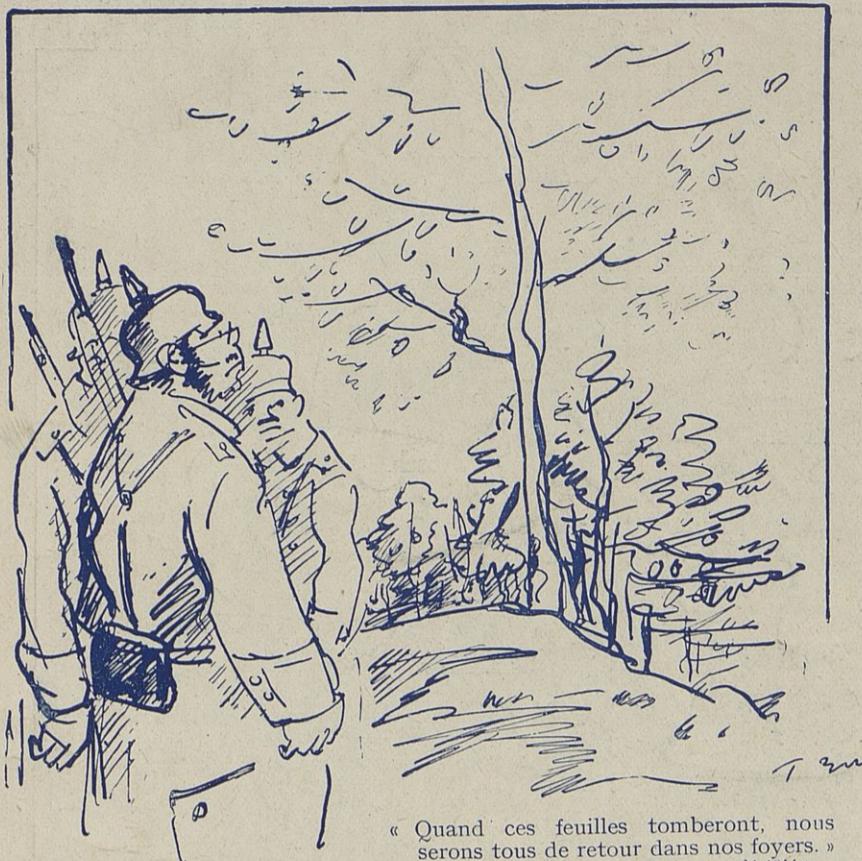
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



« Quand ces feuilles tomberont, nous serons tous de retour dans nos foyers.
(Paroles du kaiser, août 1914.)

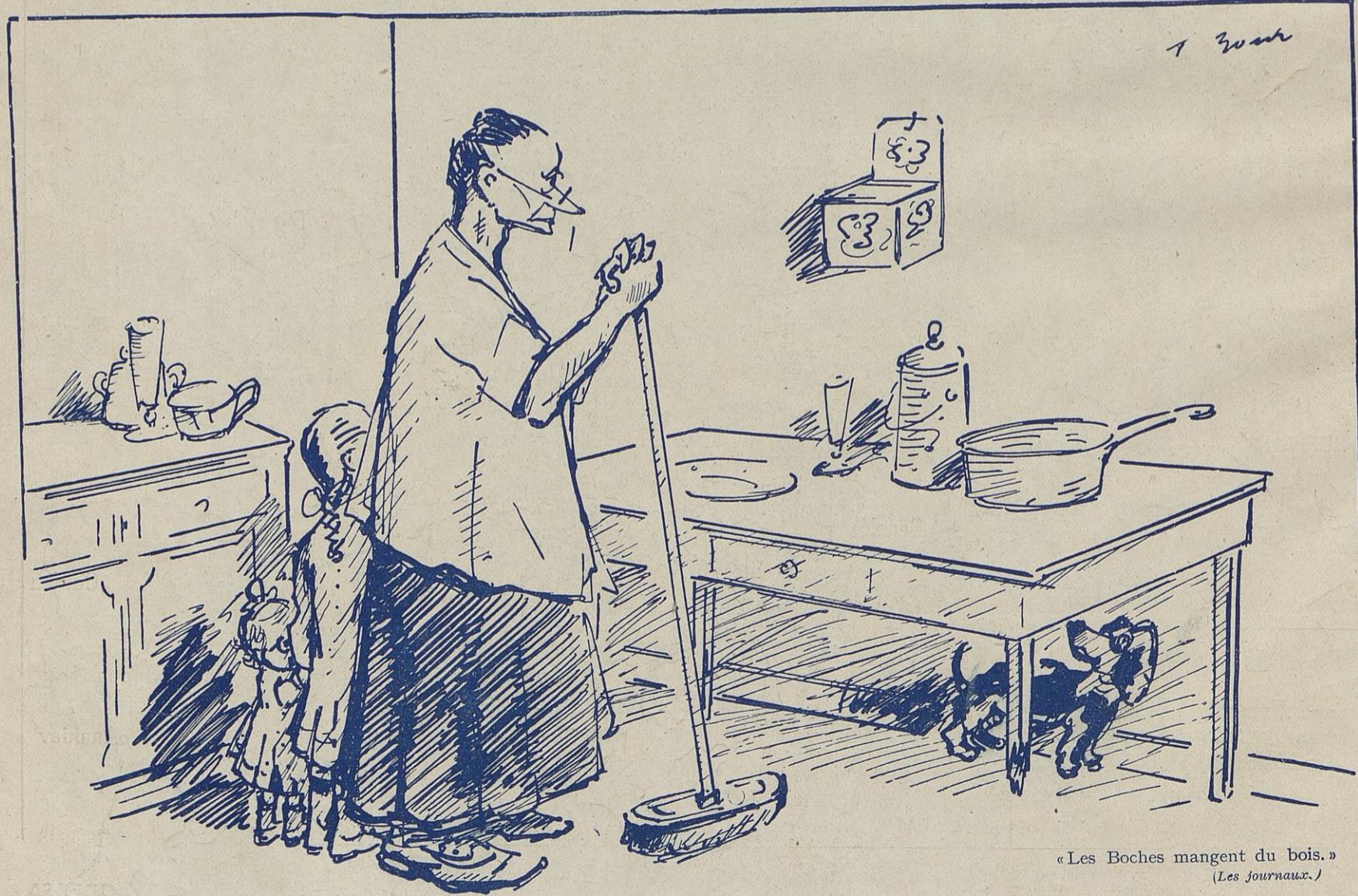
PRINTEMPS — LASSITUDE

— Est-ce celles-ci ??...



MANIFESTATION A BERLIN

— Hou, hou, le vilain, qui n'a pas encore pris Verdun...



« Les Boches mangent du bois. »
(Les journaux.)

— Ça, c'est trop fort, qui qu'a encore mangé le pied de la table !...